Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [ ] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X		12X		14X		16X		18X		20X		22X		24X		26X		28X		30X		32X
									✓													

1	2	3

1
2
3

1	2	3
4	5	6

Roger Lemette

LE MIROIR DES JOURS

DU MEME AUTEUR :

L'AME SOLITAIRE, (1908), I vol. in-18, Paris, F. R. de Rudeval, éditeur, deuxième édition.

ALBERT LOZEAU

—

Le Miroir des Jours

Imprimerie du "Devoir"
MONTREAL
1912

A la mémoire de

LOUIS FRÉCHETTE

ce livre est dédié.

PROLOGUE

Quand la fenêtre est close et que tout bruit s'éteint,
Ecoute de ton coeur monter la voix suprême;
Ta musique est en lui, c'est là qu'est ton poème,
Comme les fleurs et les oiseaux sont au jardin.

Ecoute. Pour saisir l'écho de ton destin,
Attentif, penche-toi longuement sur toi-même;
Le coeur que Dieu t'a fait, qu'il haïsse ou qu'il aime,
Comme une goutte d'eau, mire le genre humain.

Poète, ta douleur ne t'est pas personnelle;
Ton âme souffre: hélas, des millions comme elle
Pleurent sans révéler au monde leur tourment!

Tous les coeurs sont pareils qui palpitent, en somme;
Dis le tien, tu diras celui des autres hommes:
Dans un morceau d'azur luit tout le firmament!

I

LA VILLE ET LES BOIS

LE VOYAGE

Dans l'océan du ciel d'avril, gonflant leurs voiles,
Les nuages, pareils à de légers bateaux,
Naviguent, éclatants, vers des îles d'étoiles,
Avec la majesté des cygnes sur les eaux.

Ils voguent, sans troubler d'un remous l'onde bleue;
Leur marche est paresseuse et leur but est lointain.
Depuis une heure, ils n'ont pas fait plus d'une lieue;
Pour leur voyage, ils sont partis dès le matin.

Ce soir, pour les guider resplendira la lune,
Comme un phare dressant sa clarté sur la mer;
Ils glisseront alors sur l'onde calme et brune,
Et dans l'ombre le port leur apparaîtra clair.

Atteindront-ils jamais les îles fortunées,
Les blancs petits bateaux de l'océan divin?...
Hélas! rêves déçus de toutes nos journées,
Bonheur, archipel d'or cherché toujours en vain!

AVRIL

Le ciel est d'un azur si pur qu'il en est blanc.
C'est Avril qui revient, Avril doux et trop lent
Et qui, pour émouvoir la torpeur de la terre,
Lui tire, du soleil, des flèches de lumière.
C'est le dimanche où les mains portent des rameaux
Que le prêtre bénit avec de divins mots.
Et c'est, là-bas encore, au clocher de Saint-Jacques,
La musique de bronze, à l'aube, annonçant : Pâques !
Et chaque église avec sa chanson répondant,
L'une en priant, l'autre en riant, l'autre en grondant,—

Dont la plus belle vient le Saint-Louis-de-France.
(Honni soit le curé jaloux qui mal y pense !)

Avril, toi qu'a chanté jadis Remy Belleau,
Le plus clair de ta gloire est encore de l'eau !
La neige fond, et le printemps frileux frissonne,
Quand à Paris déjà le maronnier bourgeonne.
Mais je ne t'en veux pas : c'est la faute au bon Dieu
Qui retarde les pas du soleil dans le bleu.
Aux mois fleuris, Avril, tu prépares la terre,
Et ta venue est douce au coeur du solitaire.
Tu prolonges les soirs de rêves, et tu mets
Des étoiles là-haut plus qu'il n'en fût jamais,
Tu rends le jour léger et transparent l'espace,—
Et l'on regarde en soi l'espérance qui passe...

PREMIÈRE BRISE

Nous irons au soleil respirer le printemps
Qui descend du ciel pur en rayons éclatants.
L'air est déjà chargé de tiédeur vaporeuse,
Flottante et douce comme une fumée heureuse.
Tout le long des sentiers où la neige a fondu
Et par petits ruisseaux d'argent clair descendu,
Sous le rayonnement royal du jour superbe,
Nous chercherons, joyeux et penchés, les brins d'herbe
Dont l'émeraude pointe au travers du sol brun,
Et nous aurons un mot de bonheur pour chacun.

Car sur l'herbe le rêve éclot et bat des ailes,
Comme un grand papillon sur des fleurs éternelles,
Qui, du haut de son vol capricieux, croit voir
Frémir au vent d'été les oeillets et les roses,
Cependant que le jour s'éteint en reflets roses
Et que tous les parfums s'exhalent vers le soir...

LES FEUILLES

Tout est vert sous nos pas, sur nos fronts tout est vert !
Aux jours du renouveau mon âme se recueille,
Et je chante, inspiré par la douceur de l'air,
La gloire des premières feuilles.

• • • • •

Les petites feuilles d'un jour,
Tendres, à peine déplissées,
Qui semblent faites de velours
Pâle, et de lumière glacées :

Feuilles de longs saules hâtifs,
Feuilles d'érables dentelées,
Feuilles de bouleaux, feuilles d'ifs,
Feuilles des arbres des allées,

Toutes croissent pour que les nids,
Ayant leur feuillage pour voiles,
Soient peuplés d'espoirs infinis,
Cachés même aux yeux des étoiles !

Elles gardent bien leur secret
Les petites feuilles discrètes :
A peine un seul geste indiscret
Quand au vol les ailes sont prêtes....

Et qu'elles sont belles à voir
Après la pluie, au clair de lune !
Dans le calme odorant du soir,
C'est, comme enchassé dans chacune,

Un liquide et pur diamant
Qui tremble sur la feuille sombre,
C'est comme un autre firmament
Brillant tout près de nous, dans l'ombre !

C'est aussi, le long des maisons,
La fraîcheur tendue aux persiennes,
Et les indicibles frissons
De la brise musicienne...

C'est le repos des yeux lassés,
La poésie et le mystère,
L'abri des rêves caressés,
Et c'est le salut de la terre !

* * * * *

Tout est vert sous nos pas, sur nos fronts tout est vert !
Aux jours du renouveau mon âme se recueille,
Et je chante, inspiré par la douceur de l'air,
La gloire des premières feuilles !

AUX ARBRES MORTS

Arbres qui verdoyez au soleil triomphant,
O fils harmonieux de la bonne nature,
Toujours debout, dressant votre fière stature,
Comment grandirez-vous si rien ne vous défend ?

La hache sur vos troncs retentit, et vous fend,
Et vous tombez au sol avec un long murmure ;
Un frisson tel agite alors votre ramure
Qu'on entend, grands vaincus, sur vous pleurer le vent...

Loin des tristes cités barbares où nous sommes,
Dans des bois inconnus, hors du regard des hommes,
Beaux arbres, puissiez-vous revivre pour jamais !

Nous n'avons pas assez l'amour des verts feuillages
Pour que, dans les vallons ou sur les clairs sommets,
Vous abritiez nos fronts de vos bras chargés d'âges...

NUANCES

Les nuances du vert aux branches balancées
Sont comme une fraîcheur exquise pour les yeux.
On voit les arbres fuir jusqu'au lointain des cieux,
Ayant chacun sa teinte aux feuilles déplissées.

Tout le long des maisons les cîmes vont, pressées.
L'une est couleur de l'herbe au ton délicieux,
L'autre, plus sombre, est comme un velours précieux,
L'autre est pareille à l'eau des vagues apaisées.

Une immense émeraude a, cette nuit, coulé
Sur les arbres émus par l'azur étoilé,
Comme une lente pluie inégalement verte.

Et maintenant, heureux de leur neuve beauté,
Les arbres, dont la grâce au soleil est offerte,
Au moindre vent rôdeur commencent à chanter.

AUX FLEURS

Fleurs des bois, fleurs des prés, fleurs aux formes parfaites,
Quelle peine sincère, en ce mois, vous nous faites !
Vos coupes de parfums, vos vases de couleurs,
Vos calices de miel, vos corolles de pleurs,
Vos feuillages luisants, vos tiges élancées
Harmonieusement par la brise bercées,
Rien de votre beauté frêle n'a parfumé
Ni réjoui ce triste et frileux mois de mai !
Sans doute, un peu de vous dans la grâce des femmes
A charmé nos regards et consolé nos âmes...

Vos grandes soeurs ont eu leur règne séduisant
Et c'est le tour des plus petites, à présent.
—Eglantines, lilas, tulipes, violettes,
C'est le printemps ! Muguets, agitez vos clochettes !
Dans les cerisiers blancs, dans les pommiers fleuris,
Le merle vous appelle avec de petits cris ;
Et les amants qui font l'amour à lèvres closes,
Ne peuvent rien se dire en l'absence des roses...
La terre, sous son herbe avare, vous attend,
Marguerite au coeur d'or, svelte lys éclatant,
Narcisse rose et blanc, pensée au velours sombre
Et rêve de sommeil à votre petite ombre...
Chantez-nous la chanson délicate du bleu,
Et la gamme du rose exquis au rouge feu ;
Détaillez-nous la forme ascétique ou charnue,
Epanouie en boule, étoilée ou menue,
Et la variété soyeuse du satin,
Sa nuance innombrable au soleil du matin,
Ses éblouissements de pierres précieuses,
Ses ors, ses argents mats, ses pourpres somptueuses !

Comme trempé de sang, qu'on aperçoive au loin
L'ardent coquelicot dressé dans le sainfoin,
Et que dans la forêt, dentelée et légère,
Verte au pied du tronc gris, foisonne la fougère !
Point d'abeilles sans vous et point de papillons
Qui voltigent, de miel en miel, dans les rayons.
Vous êtes la lumière éclairant toute chose,
Ou bleue ou blanche ou mauve ou violette ou rose,
Et qui s'est incarnée en votre fine chair
Et, sous le ciel de pluie ou le firmament clair,
De vos calices fait de petites veilleuses
Frissonnantes au vent, douces et merveilleuses !
Vous êtes les parfums enivrants des sentiers,
Qui s'exhalent sans s'épuiser, des jours entiers,
Et, moite, dans le bois profond au vaste dôme,
Fume et l'emplit, pareil à l'encens, votre arome !
La jeune fille rit en s'embaumant à vous,
Et pour vous respirer baise vos coeurs si doux.
Quand elle vous caresse à sa lèvre, on peut dire
Que la lèvre a l'odeur et la fleur le sourire !

Vous embellissez tout ; l'eau devient diamant
Dès que sur vous la goutte étincelle un moment,
Et lorsqu'un papillon brun en vous s'aventure,
Vous composez un prodige de la nature !
—Fleurs des champs, fleurs des bois, riches fleurs des jardins,
Splendide floraison : velours, tulles, satins ;
Humbles fleurs qui croissez au bord des grandes routes,
Fleurs indigentes qui bientôt vous fanez toutes ;
Fleurs à qui chaque jour le jet de l'arrosoir
Prodigue la fraîcheur qu'entretiendra le soir ;
Et vous, chétives fleurs tristes et négligées,
Qui n'êtes pas souvent d'eau limpide aspergées,
Qui comptez sur le ciel seulement, et que juin
Négligemment arrose en passant—et de loin,
C'est la saison ! Ne nous laissez pas dans la peine :
Sans couleurs, sans parfums, qu'est l'existence humaine?

LE DIMANCHE

C'est dimanche, et voyez !
Dans la prairie en fleurs
Butine activement l'abeille diligente !
L'incrédule ruisseau dont le flot bleu s'argente
Abreuve encore l'herbe et les merles siffleurs !

Insatiable, au ciel tiède et pur, l'hirondelle,
Dédaigneuse de Dieu, poursuit les moucherons !
Et les arbres, berçant au vent leurs larges fronts,
Continuent d'enrichir leur frondaison nouvelle !

Les oiseaux—ces païens gentils—tressent leurs nids
Et pondent sans repos de petits oeufs fragiles !
Et les brises de mai qui passent sur les villes
Ont des frémissements de fraîcheur impunis !

C'est dimanche. Au pignon la girouette tourne
Comme un jour de semaine ordinaire, et l'on voit
A la fontaine un chien libre-penseur qui boit !
Et des hommes méchants font du pain, qu'on enfourne !

L'eau coule, l'herbe pousse, et la sève au tronc vieux
Monte, et l'amour, dans l'ombre, ainsi qu'hier, tressaille !
L'horloge va son train et la terre travaille !
C'est dimanche, et la fleur fleurit !

—C'est scandaleux !

AMOUR SYLVESTRE

Comme si vous aviez pris racine en mon coeur,
Je vous dirai toujours : Beaux arbres, je vous aime !
Erables, vous surtout, dont la feuille est l'emblême
Du pays où je vis ma joie et ma douleur.

Qu'un tendre amour rend l'âme encline à la douceur !
Depuis que j'ai passé sous votre ombre, un poème
Chante adorablement au-dedans de moi-même,
Comme si vous chérir faisait l'homme meilleur !

Honneur à vos rameaux, gloire à vos vertes cîmes
Qui composent, le soir, sur de fluides rimes,
L'hymne le plus léger, le plus fin, le plus grand !

Lorsque je vous écoute aux clartés de la lune,
Dans le grave silence, un désir fou me prend
D'étreindre vos troncs vieux couverts d'écorce brune !

LE SANG DES ROSES

La brise est chaude comme une haleine de femme.
Le vent passionné palpite et porte une âme
De soleil violent et d'aromes légers
Qu'il prit dans les jardins, les champs et les vergers.
Juin, qui sommeille encore aux coeurs fermés des roses,
Embaume doucement aux lilas blancs et roses.
L'ardent Printemps prépare une fête à l'Eté.
Riches d'herbe et de fleurs, de grâce et de beauté,
Pour le retour du dieu magnifique, les routes
D'innombrables couleurs étincelleront toutes,

Et le vent chantera dans les érables verts,
Par la Nature même harmonisés, des vers !
Le coeur s'ouvre à la vie et rappelle ses rêves.
L'épanouissement en corolles des sèves
Ranime les anciens désirs et les espoirs :
Astres éteints ressurgissant au fond des soirs !
L'azur n'est plus qu'au ciel; il est dans l'âme douce,
Avec tous les ruisseaux, avec toutes les mousses,
Avec tout le soleil et tous les papillons,
Les bois et leur fraîcheur, les nuits et leurs rayons !
Gloire à Juin qui sur l'âme et la terre flamboie,
Et dont le sang subtil dans les roses rougeoie !

APRÈS LA PLUIE

Il a plu. Les feuilles s'égouttent.
Le ciel est bleu. Le soleil luit.
Le vent passe à tout petit bruit.
Les fleurs des prés embaument toutes.

Les vitres ont des perles d'eau
Rondes et pleines de lumière,
Qui fondent lentement derrière
La mousseline des rideaux.

La lune, ce soir, dans les mares
Mirera son visage bleu,
Quand des étoiles, peu à peu,
Paraîtront les floraisons rares.

La terre n'est plus qu'une odeur
Qui monte vers l'azur tranquille,
Fraîche maintenant comme une île,
Purifiée et sans ardeur.

L'herbe est humide au bord des routes,
Où les arbres font un ciel vert
Qui frissonne comme la mer.
Il a plu. Les feuilles s'égouttent.

L'HEURE CALME

Les tics-tacs hâtifs des pendules
Se répondent dans la maison
Tranquille, où par la vitre entre le crépuscule,
Naissant, là-bas, à l'horizon.

Le silence s'aggrave d'ombre,
L'intimité s'approfondit
De tout le charme triste et doux que la pénombre
Avec mystère répandit.

C'est l'heure où le sang bat aux tempes
Plus lent, où le rêve descend,
Où volontiers l'on tarde à rallumer les lampes
Dans le soir peu à peu croissant ;

L'heure de solitude calme,
Où quelque dieu tendre aux humains
Semble nous éventer le coeur avec sa palme
Fraîche, en ses invisibles mains ;

Tandis que meurt le crépuscule
Noyé de soir à l'horizon,
Que les tics-tacs hâtifs des sonores pendules
S'interpellent dans la maison...

LA POUSSIÈRE DU JOUR

La poussière de l'heure et la cendre du jour
En un brouillard léger flottent au crépuscule.
Un lambeau de soleil au lointain du ciel brûle,
Et l'on voit s'effacer les clochers d'alentour.

La poussière du jour et la cendre de l'heure
Montent, comme au-dessus d'un invisible feu,
Et dans le clair de lune adorablement bleu
Planent au gré du vent dont l'air frais nous effleure.

La poussière de l'heure et la cendre du jour
Retombent sur nos coeurs comme une pluie amère,
Car dans le jour fuyant et dans l'heure éphémère
Combien n'ont-ils pas mis d'espérance et d'amour !

La poussière du jour et la cendre de l'heure
Contiennent nos soupirs, nos voeux et nos chansons ;
A chaque heure envolée, un peu nous périssons,
Et devant cette mort incessante, je pleure

La poussière du jour et la cendre de l'heure.

LE CRÉPUSCULE

Le crépuscule gris par ma vitre regarde ;
Et, comme s'il avait le regret de finir
Submergé par la nuit noire qui va venir,
Le crépuscule gris à ma vitre s'attarde.

Mon rideau se teint d'ombre et chaque objet se farde
Et s'enveloppe lentement, sans se ternir,
De ce jour ténébreux qu'on ne peut définir,
Mais que l'oeil, même en plein soleil, évoque et garde.

Le crépuscule meurt. Tout est brun sous le ciel.
Ce que l'on voit dehors ne semble plus réel.
La ville disparait couverte d'un grand voile...

On ne sait si le soir a vécu, si la nuit
Règne enfin... Un point bleu dans l'obscurité luit.
Le crépuscule est mort à la première étoile.

VISIONS DU SOIR

Les Visions du soir passent, comme des vierges
En fins souliers d'azur, en robes de lin blanc,
Et leurs doigts délicats sont étoilés de cierges
Dont le feu pâle est sous l'haleine vacillant.

Les Visions du soir, cortèges angéliques,
Chantent, dans la douceur de l'heure qui s'éteint,
Avec des voix de ciel, d'adorables cantiques
Qui font battre le coeur d'émoi jusqu'au matin...

Les Visions du soir passent, religieuses,
Sur des gazons de neige et des tapis de lys,
Où de grandes lueurs d'argent mystérieuses
Font soudain resplendir leurs robes à longs plis.

Les Visions du soir descendent de la lune ;
Leur marche trace un bleu sillage de clarté.
Elles remonteront, en s'effaçant chacune,
Le chemin lumineux vers l'astre déserté,

Et sous leurs pas la nuit refera l'ombre brune...

NOCTURNE

Comme il fait bon d'être plusieurs quand il fait noir,
Et que nous subissions l'influence du soir,
Rêveur, chacun de nous écoutait sa pensée
Par le même silence intimement bercée.
La nuit mélancolique épanchait sa douceur
Avec un caressant geste de grande soeur,
Et nous voyions passer dans l'ombre transparente,
De temps en temps, soudaine, une étoile filante.
Le firmament d'été fourmillait d'astres bleus
Irradiant l'éther d'éclats miraculeux.

L'heure était si puissante et si pleine de grâce
Que chacun la sentait respirer dans l'espace,
Dans le frissonnement d'une feuille, ou le bruit
D'un insecte invisible et tournoyant qui fuit...
Ah ! ce recueillement qui vient avec mystère,
Et d'autant plus profond qu'il est involontaire !
La lampe s'est éteinte et le livre est fermé :
Nul ne songe à l'ouvrir, nul à la rallumer.
C'est dans son triste coeur, qu'éclaire la nuit noire,
Que chacun continue une émouvante histoire...

Rêve, ô suprême joie, ô consolation !
Baume qui nous guérit du mal de l'action,
C'est le soir qu'on vous sent descendre sur nos plaies
Et couler, comme par la pitié de mains vraies !
Et c'est vous qui dans les jours mauvais de combats
Nous faites prendre un peu patience ici-bas,
Et nous donnez, afin que nul ne se délivre,
La lâcheté peut-être héroïque de vivre !

UN AIR

Un air, auquel le vent du soir donne des ailes,
Un air de violon ou de violoncelle

Passe rapidement, triste et profond, sur nous,
Comme un oiseau perdu venant on ne sait d'où.

Il ralentit parfois son vol, puis l'accélère,
Descend, monte, s'élance, atteint la lune claire

Et redescend, plus faible à travers la rumeur,
Plane, remonte encore, et redescend, et meurt...

Qu'il ressemble à mon âme inégale et trop prompte,
Cet air de violon qui descend et qui monte !



MUSIQUE DANS LA NUIT

Tout ce que la musique au coeur sensible inspire
Avec les mots trop lourds ne se peut jamais dire.
Qui traduira l'émoi que les fins violons,
Sous le magique archet aux rythmes lents et longs,
Font naître dans le coeur que la souffrance incline ?
L'accord s'enfonce ainsi qu'une subtile épine,
Ou caresse pareil à de chers doigts frôleurs,
Et quand la passion s'exprime par des pleurs,
Sanglote, se lamente, impérieuse et forte. [transporte !
Comme un grand vent nous souffle en l'âme et nous

Et l'on sent, angoissés, frissonnants et nerveux,
Monter subitement des larmes dans nos yeux...

* * *

C'est une voix étrange et lointaine que celle
Qui chante humainement en toi, violoncelle,
Qui tremble, sourde et douce, et vibre longuement
Et qui ne paraît pas venir d'un instrument !
Claire et voilée, intime et large, elle ressemble
Aux arbres des forêts qui murmurent ensemble
Et qui, mêlant leurs bras et leurs voix sous les cieux,
Font un grand bruit ému qui monte harmonieux !
Son accord vaste et doux emprisonne l'espace ;
Toute la profondeur est dans sa note basse ;
Et toute la tendresse et la suavité,—
Brises de mai, ruisseaux errants, soupirs de femme,—
Passent comme un bonheur fragile dans notre âme,
Lorsque la corde claire et sonore a chanté !

CLAIR DE LUNE

Le clair de lune sur la ville est endormi.
Dans le ciel ont coulé tant d'opales fondues
Qu'au loin, dans la lumière et l'ombre confondues,
Les astres éclipsés ne luisent qu'à demi.

Dans l'éblouissement, les étoiles cachées
Sont comme des yeux bleus qui regardent sans voir.
Le clair de lune règne et, conquérant du soir,
Fait un voile brillant aux étoiles cherchées.

Même ses bords pâlis sont lumineux encor,
Et tant qu'il reste au ciel, de larges bandes blanches
Décorent de clarté les maisons et les branches ;
Et, cependant, le clair de lune est comme mort !

Les étoiles, qu'il cache, ont des lueurs vivantes,
Elles traversent l'infini de longs frissons ;
La lune a des reflets bleuâtres de glaçons :
Pour elle est déjà vieux le temps des épouvantes !

Le clair de lune est triste et doux, il est ancien.
Comme un grand souvenir de royauté déchue,
Il dit la gloire antique et la splendeur perdue,
Plane, et dans la nuit calme, avec lenteur, s'éteint...

L'OMBRE

Dans les branches le vent souffle une faible plainte ;
Je l'écoute gémir dans la lumière éteinte.
La lune a disparu, les étoiles ont fui.
On ne voit rien bouger. On n'entend que le bruit
Du feuillage qui tremble et du pas qui résonne.
Le silence nocturne au son des mots frissonne.
D'une fenêtre, où brille un feu de lampe bleu,
Monte une exquise voix de femme, et, peu à peu,
Comme venant du fond de l'âme universelle,
Sincère, triste et lent, chante un violoncelle...

L'harmonie apaisée émeut l'ombre et le coeur.
Ainsi qu'une légère et subtile liqueur,
L'instrument grave aux sens verse une griserie :
On dirait que la nuit religieuse prie...
Ah ! les étoiles n'ont pas besoin de venir,
Et la lune inutile au ciel noir peut finir !
J'ai deux larmes de joie au bord de mes paupières ;
J'ai dans mon coeur ému, firmament de lumières,
Assez de beauté pure et de rêve et d'espoir,
Pour ne pas regretter les étoiles, ce soir !

LA TRÈVE

Savourons l'heure lente, et l'ombre, et le silence...
Que notre âme au repos se berce et se balance
Comme un arbre tranquille au vent mélodieux...
Nous avons trop vécu de jours laborieux :
Déposons le fardeau des tâches et des peines,
Et regardons briller les étoiles sereines...
Comme nous sommes fous d'oublier tant le ciel !
Nous que hante un désir de bonheur immortel,
C'est vers lui qu'il nous faut lever le front sans cesse,
Vers lui, car il en est la suprême promesse !

Au calme qui descend du firmament obscur,
Mon esprit le devine et mon coeur en est sûr !
Vers la voûte étoilée élevons nos prunelles :
Il tombera toujours de la lumière en elles.
Une fois chaque soir, apprenons à goûter
L'heure sombre, qui fait en nous tant de clarté ;
Et laissons nos chagrins s'endormir d'un long somme,
Puisqu'il faudra souffrir demain comme un pauvre
[homme !...

DORMEZ

Dormez. Dans l'ombre vaste où rôde le vent frais,
Le feuillage murmure en un bruit de marée ;
L'espace est plein de lune et la nuit est sacrée.
Dormez comme ceux-là qui dorment pour jamais !

Vous appeliez l'oubli : voici l'heure propice ;
La grande paix descend pour habiter en vous.
Dormez suavement, comme les enfants doux
Qui sourient quand la nuit sur leurs fronts pâles glisse.

Dormez, vous que la vie affreuse a tourmentés,
Ou que le sort fatigue infiniment et blesse ;
Ah ! laissez s'assoupir enfin votre faiblesse
Et reposer un peu vos esprits agités !

Dormez ; la nuit est bonne, ô mortels misérables !
Dormez ; l'aube viendra vous éveiller trop tôt !
Trop tôt, vous reprendrez la plume ou le marteau,
Et sous l'aiguillon d'or des rayons implacables

Vous maudirez l'azur ardent du jour si beau !

LUMIÈRE

Je regarde, et j'emplis mes yeux de ta lumière,
Beau ciel où pas un seul nuage n'apparaît,
Et j'éprouve un plaisir indicible et secret
A sentir converger l'azur sous ma paupière !

Le bleu me glisse au coeur, frais comme une rivière
Qui, sans me déborder, toujours s'élargirait,
Et l'immense infini que rien ne contiendrait,
Vague à vague, s'étale en mon âme humble et fière !

Tout l'espace est en moi, qui vibre clairement ;
Je l'ai bu du regard de moment en moment,
Et pourtant je ne suis qu'un atome en l'espace...

Le ciel bleu descendu dans mon infimité
Roule comme un profond torrent d'éternité,
Dans lequel, ébloui, je me mire et je passe !

FRAÎCHEUR

Il fait du vent. Je lis. Le vent tourne la page.
Une fraîcheur délicieuse se propage,
Embaumée aux parfums du trèfle et du sainfoin.
On respire l'odeur des champs qu'on ne voit point.
Et c'est, de cette rue éblouissante et sèche,
Comme s'il nous montait aux tempes de l'eau fraîche.
Les arbres accablés bruissent de plaisir,
Car ils avaient depuis longtemps le grand désir
Du vent qui les étreint et les berce et les aime,
Et qui les fait chanter sous sa caresse même !

Chaque feuille reçoit l'effluve bienfaisant,
Tremble, s'agite, folle à ce divin présent ;
Et c'est réellement, sous le ciel qui flamboie,
Pour l'herbe qui se dresse et frissonne une joie.
C'est comme un oasis dans le désert du jour,
Un doux lit après la fatigue du retour,
Après la nuit mauvaise où l'on brûla de fièvre,
Le calme, avec le goût sain de la vie aux lèvres !
J'aspire la fraîcheur : il fera chaud demain.
Je lui livre mon front, ma poitrine, mes mains...
Mais un regret m'attriste aussitôt. Je murmure :
Bon vent qui fais frémir de bonheur la ramure,
Dont le baiser est plein de repos, de douceur,
Bon vent, si tu pouvais me passer sur le coeur !...

APRÈS-MIDI

La splendeur du soleil violente les yeux.
Les arbres ont une ombre oblique à côté d'eux.
On entend la rumeur sonore et continue
Que font les charriots lourds sur la pierre nue.
La lumière aveuglante emplit le firmament,
Et les persiennes sont closes soigneusement.
Les oiseaux sont perchés dans la fraîcheur des branches
Et regardent passer, lentes, des robes blanches.
Par instants, l'on dirait que tout fond au soleil,
Ou que la rue entière est livrée au sommeil,

Tant la tranquillité s'épand, morne et profonde,
Et semble propager sa torpeur sur le monde.
Mais ce silence est encore de sons formé :
Le calme d'une ville est fait de bruit calmé,
Et même quand la nuit sur elle étend ses voiles,
Il semble qu'un frisson descende des étoiles !
L'après-midi doré s'écoule avec lenteur,
Epuisé d'éblouissement et de chaleur,
Et, petit à petit, agonise et recule
Devant l'avènement rose du crépuscule...

DANS LES CHAMPS

La bonne odeur du foin, où le trèfle se mêle,
Voyage dans le vent paisible de l'été ;
La terre glorieuse en sa fécondité
Par les parfums exhale une âme maternelle.

Sa jeunesse toujours vivace renouvelle
Les champs où les troupeaux robustes ont brouté
Et, sous le grand soleil prodigue de clarté,
L'herbe grasse alourdit le lait dans la mamelle.

Heureuse est l'accueillante et tranquille maison
Dont on voit le toit bas paraître à l'horizon,
Qui regarde grandir la moisson verte encore !

Heureux tout ce qui vit ici, l'arbre et l'oiseau !
O Nature, celui que le regret dévore
Vous salue, en passant, de son chant le plus beau !

L'EXEMPLE

Vous frémissez au vent des calmes altitudes,
Arbres de la montagne où je passais hier ;
Planté dans le terroir, chacun de vous est fier
De posséder la paix des hautes solitudes.

Si tous les coeurs avaient votre belle attitude !
Campés sur l'idéal, dressés vers l'azur clair,
Le temps de vivre un peu leur serait moins amer,
Et, comme vous, ils connaîtraient la quiétude.

Toujours grandir, toujours monter, grandir encor !
Tendre vers l'infini d'un incessant effort,
Dominer sans orgueil et contempler sans crainte !

Sur l'humaine cohue, et la haîne et l'effroi,
Au-dessus de la lutte et plus haut que la plainte,
Comme un arbre tranquille, ô mon coeur, dresse-toi !

LE PASSAGE

Il n'est pas l'automne encore,
Il n'est déjà plus l'été ;
Quelque chose dans l'air subtilement colore
Le ciel d'une autre clarté.

Il est des soleils magiques,
Infiniment blonds ou roux ;
Mais, comme las de luire, ils se penchent, obliques,
Et leurs rayons sont plus doux.

Et des fleurs de toutes sortes
Vivent, splendides encor ;
Mais voici fuir, dans le sentier, des feuilles mortes
En petites robes d'or.

Par le jeu des fines teintes
Qui réjouissent les yeux,
On voit que les ardeurs des sèves sont éteintes
Dans les rameaux un peu vieux.

Ce n'est pas encor l'automne,
Déjà, ce n'est plus l'été,
Mais la transition exquise et monotone
Vers une grande beauté !

PREMIÈRE FEUILLE MORTE

Quelques feuilles au bout des branches sont jaunies.
Les arbres ont encor de frêles harmonies
Et, bercés par le vent qu'attiédit le soleil,
Ils rêvent d'un automne au lourd été pareil.
Mais voici que Septembre, au détour de l'année,
Vient dans la pourpre et l'or fixer leur destinée.
Leur songe bienheureux ne l'entend pas venir.
Ils continuent, entre leurs bras gris, de tenir
De tout petits fragments d'azur, et les balancent,—
Et même les oiseaux ne savent ce qu'ils pensent...

—Cette feuille qui choit, ne l'entendez-vous pas ?
Comme un papillon large elle vole, là-bas,
Emportant avec elle un peu du grand murmure
Qui s'élève, comme un cantique, des ramures.
C'est dans votre musique une note de moins ;
C'est votre gloire, dont vous n'êtes pas témoins
Tant votre tête semble impassible et sereine,
Qui, feuille à feuille, meurt sous l'insensible haleine...

A L'AUTOMNE

Par la couleur du ciel et les plaintes du vent,
Par les tons nuancés du feuillage mouvant,
Par mon désir de rêve et mon coeur qui frissonne,
J'ai senti de là-bas venir vers nous l'automne.
Dans la sérénité profonde des beaux soirs
Où la lune apparaît bleue au firmament noir,
Malgré les astres clairs, on l'aperçoit qui rôde
Sur le gazon, ou dans les coins des chambres chaudes.
Il émane de lui je ne sais quoi de doux
Qui frôle notre chair et qui pénètre en nous,

Qui nous change, on dirait, en une autre substance,
Comme si l'on était de l'air ou du silence !
Il semble que l'on ait des ailes; que le poids
De notre corps se fonde et renaisse à la fois ;
Qu'un bonheur à travers notre âme triste passe,
Qu'on n'ait plus qu'un degré pour atteindre à l'extase !
O volupté de vivre, ô charme alanguissant !
—Automne qui nous mets du plaisir dans le sang,
Qui nous berces, pareil à la bonne nourrice,
Jusqu'à ce que notre âme en tes bras s'assoupisse,
Je t'aime d'un amour sensuel et païen !
Et je t'élève, ô dieu, fait de songe ancien,
Un temple au clair autel entouré de balustres,
Où mon coeur balancé brûle comme un grand lustre !

DANS LES BOIS

Je voudrais, dans les bois que l'automne dépouille
Et par les tout petits sentiers capricieux,
En un jour où l'azur unit la terre aux cieux,
Marcher sur le tapis d'or flexible et de rouille.

Je voudrais respirer la fleur que l'aube mouille,
Dont le parfum se meurt, arome précieux ;
Une dernière fois, réjouir mes deux yeux
Au flot clair de la source avant qu'il ne se brouille.

Je voudrais m'en aller tout seul dans les forêts,
Sous les arbres aux nids tristes d'adieux secrets,
Dont les feuilles toujours tombent comme des larmes ;

Et là, jusqu'au délice et l'extase, goûter
Dans la paix murmurante et profonde, les charmes
De la mort magnifique et lente de l'été...

CHARME DANGEREUX

Le charme dangereux de la mort est en toi,
Automne, on le respire en ton souffle, on le bcit.
Tu fais le ciel couleur de cendre et de fumée,
Et ton ombre est si douce, ô saison bien-aimée,
Que dès qu'elle a touché, pâle encor, notre seuil,
L'âme faible s'y couche ainsi qu'en un cercueil.
Elle entend s'élever tes plaintes à nos portes
Dans le frémissement soyeux des feuilles mortes ;
Elle sait que les yeux des astres sont fermés,
Que les ardents parfums des fleurs se sont calmés,

Que tout se pacifie et s'endort et se penche,
Que du soir désolé la tristesse s'épanche...
Un grand désir d'absence et de détachement,
Un voeu profond de n'être plus, infiniment,
S'emparent bientôt d'elle, et c'est ta faute, Automne,
Qui la berces d'un chant funèbre et monotone !
Ta voix magicienne enchante et fait mourir ;
Les lys l'ont écoutée : ils se sont vus flétrir ;
Elle est belle et pareille à de beaux yeux de femme :
Volupté du regard, hélas ! malheur de l'âme !
Voix de sirène blanche en l'écume des flots,
Dont l'accent merveilleux, trompant les matelots,
Promet l'enivrement suprême et le délice
Et dont le charme traître à l'abîme les glisse...
Aussi, saison funeste et pleine de langueur,
Adorant la beauté fine de tes nuances,
Mais, comme un doux poison, craignant tes influences,
Je te garde mes yeux et te reprends mon coeur !

———

EFFET D'AUTOMNE

L'heure est grise. Le vent, chargé de feuilles mortes,
Entre par la fenêtre et fait battre la porte.

Des nuages couleur de cendre et de fumée
Suivent dans le ciel bas leur route accoutumée.

Le silence, troublé par un bruit d'attelage,
S'épand comme une mer montante sur la plage.

Sa puissante marée, incessamment accrue,
Envahit la maison et submerge la rue.

Le crépuscule vient, brun dans le gris des heures.
La lampe se reflète aux vitres des demeures.

Le grand frisson soyeux des arbres diminue ;
La branche dans le vent est déjà demi-nue.

La tristesse du soir s'infiltre dans les moelles.
Regardez : pas de lune au ciel, et pas d'étoiles !

L'épaisse et froide nuit d'automne se déploie.
La ville luit au fond de l'ombre qui la noie.

Et parfois on entend les doux bruits misérables
Que, dans leur chute, font les feuilles des érables...

FEUILLE PLAINTIVE

Dieu ! Je m'en vais au vent funeste qui me prend !
Je suis toute petite et le vent est si grand !
Ah ! je la pressentais cette suprême épreuve !
Je m'en vais dans le vent comme au courant d'un fleuve,
Chose menue et frêle avec des taches d'or !
Je m'en vais, et mes soeurs sont aux branches encor !
Si, comme les oiseaux à tous les vents rebelles,
Pour m'en aller là-haut mourir, j'avais des ailes !
Que j'étais bien au bout de mon rameau, là-bas !
La brise m'agitait, je ne la craignais pas,

Et du sommet de l'arbre éclatant et sonore,
Je voyais la première, au loin, rougir l'aurore.
Je déployais mon ombre étroite sur un nid,
J'étais jeune, et voilà mon beau destin fini !
Où vais-je m'arrêter en proie au vent infâme ?
Ah ! je sens que je tombe ! Ah ! j'ai l'angoisse à l'âme !
Je descends, j'ai frôlé le trottoir inégal,
Je suis perdue !... Adieu, mon bel arbre natal !
Mais le vent me relève et, brusque, me remporte ;
Avant de choir, pourquoi ne suis-je donc pas morte !
Je vole, mais bientôt je m'en irai glissant
Dans la rue, ou sous les pieds distraits du passant !
Si, dans ma course triste à la fantasque allure,
Je pouvais m'accrocher à quelque chevelure !
Si, me voyant frémir de stupeur, une main
Douce me ramassait sur le bord du chemin !
Si je pouvais—mais dans le vent je suis inerte—
Entrer par la fenêtre au soleil tiède ouverte !
Si je pouvais monter, monter jusqu'à l'azur,
Fuir ce vent qui m'entraîne et m'étreint, ce vent dur
Qui me flétrit, me roule ou sol, et me secoue,
Hélas ! et qui m'écrase, en sifflant, dans la boue !...

LES ARBRES D'OCTOBRE

Au soleil, le matin, les arbres sont en or ;
Octobre leur a fait des feuilles précieuses
Qui tremblent à la brise et, toujours anxieuses,
Craignent le vent d'automne en qui passe la mort.

C'est l'immobilité maintenant qu'elles aiment,
Ou, venant à l'entour des branches voltiger,
Le souffle inoffensif qui les frôle, léger,
Et fait luire les tons jaunes qui les parsèment.

Combien choiront avant le doux soir automnal !
Toujours sur le trottoir il en neige quelqu'une.
Ce doit être, là-haut, une angoisse à chacune
Quand la petite soeur quitte l'arbre natal...

Mais l'orage viendra les pacifier toutes !
Un grand coup de vent dur tordra l'arbre soudain,
Et comme des oiseaux qu'on chasse du jardin,
Les feuilles partiront en l'air, tombant aux routes,

Et les seuils en seront dorés jusqu'au matin.

L'APOTHÉOSE

Par la vitre embrasée où meurt le soleil rouge
Qui rose la blancheur du rideau transparent,
Je regarde flamber sous l'azur fulgurant
Un arbre dont la tête à demi-chauve bouge.

Et dans cette splendeur baignant sa nudité,
Plein de lumière dont le prisme le colore,
Magnifique, il a l'air de croître dans l'aurore
Et de tremper au ciel son vieux front dévasté !

Droit sur le couchant pourpre, il découpe ses branches
Et ses rameaux pareils à du pâle corail,
Et dans sa cime ardente ouverte en éventail
Il balance de l'or mêlé de lueurs blanches.

Mais le royal soleil que le soir a surpris
Disparaît en laissant un vestige de gloire,
Et l'arbre qu'il a fait splendide, en l'ombre noire,
Nu de rayons, n'est plus qu'un vieil érable gris.

DANS LA MONTAGNE

Dans les érables d'or et les érables rouges
Comme de précieux joyaux les feuilles bougent,
Et les rameaux légers font sur l'horizon pur
Des losanges de ciel et des carreaux d'azur.
La montagne, en octobre, est somptueuse et douce.
Un désir d'air sylvestre et de beauté m'y pousse.
J'adore la nuance et le fin coloris.
L'arbre m'est un plaisir constant: je l'ai compris.
L'ambre luit, l'incarnat magnifique flamboie,
Toutes les teintes font comme un grand fen de joie !

Quand un souffle furtif passe dans le soleil,
Ah ! le frémissement de l'arbre est sans pareil !
Rien n'est plus merveilleux, rien n'est plu[illegible] sur terre
Qu'un érable d'automne en un champ, [illegible] !
Et la mélancolie auguste de nos bois
Qui, par leurs arbres chers, pleurent tous à la fois !...
Si vous voulez qu'un jour votre âme se réveille,
Allez vous promener aux chemins où la fe[illegible]
Tombe, comme un oiseau sans ailes, sous vos pas.
Regardez, c'est divin ! Ne vous arrêtez pas
Et songez, en errant longtemps à l'aventure,
Comme est diverse et belle et simple la Nature.

ÉRABLE ROUGE

Dans le vent qui les tord les érables se plaignent,
Et j'en sais un, là-bas, dont tous les rameaux saignent !

Il est dans la montagne, auprès d'un chêne vieux,
Sur le bord d'un chemin sombre et silencieux.

L'écarlate s'épand et le rubis s'écoule
De sa large ramure au bruit frais d'eau qui roule.

Il n'est qu'une blessure, où magnifiquement
Le rayon qui pénètre allume un flamboiement !

Le bel arbre ! On dirait que sa cime qui bouge
A trempé dans les feux mourants du soleil rouge !

Sur le feuillage d'or au sol brun s'amassant,
Par instant, il échappe une feuille de sang.

Et quand le soir éteint l'éclat de chaque chose,
L'ombre qui l'enveloppe en devient toute rose !

La lune bleue et blanche au lointain émergeant,
Dans la nuit vaste et pure y verse une eau d'argent.

Et c'est une splendeur claire que rien n'égale,
Sous le soleil penchant ou la nuit automnale !

PAYSAGE D'AUTOMNE

Le soleil rouge, au bout des terres labourées,
Descend à l'horizon couleur d'ardoise, lent...
La campagne a cessé son effort violent ;
C'est l'heure du silence et des flammes pourprées.

Gloire à l'automne ! gloire aux tranquilles vesprées !
Murmure l'âme, loin du tumulte troublant.
La sérénité plane ici; l'arbre tremblant
Frissonne de bonheur sous ses feuilles dorées !

Le beau soleil de sang règne sur les champs bruns.
La terre, qui n'a plus de fleurs, a des parfums
Dont la fraîcheur caresse et dont le charme apaise.

Et là-bas, à moitié disparu, le soleil,
Tout au bout des sillons l'un à l'autre pareil,
Dans un brouillard d'argent flambe comme une braise.

OCTOBRE

Adieu, beau jour d'automne au firmament si bleu,
Feuilles brunes encore à l'arbre, hier, adieu !
Le vent froid passe avec des plaintes adoucies,
Et les petits oiseaux ont des âmes transies...
Sur le pavé sonore on entend fuir les pas :
L'heure marche, elle aussi, mais on n'y songe pas !
Octobre, mois royal dont les couchants superbes
Projettent leur reflets sur les dernières herbes,
Octobre se fait vieux et meurt tous les matins
Dans le lit sépulcral des brouillards argentins.

Sa douce gloire laisse au coeur une lumière
Resplendissante, et moins que son règne, éphémère.
Car ton soleil se couche en notre souvenir,
Octobre, et chaque jour il peut en revenir !
La pensée, en rêvant de splendeur, le suscite,
Et soudain, triomphal, voilà qu'il ressuscite !

Salut, beau jour d'automne où mon coeur s'est complu,
Feuilles tombant de l'arbre en tournoyant, salut !

RAYON DE NOVEMBRE

Comme Novembre est doux, ce matin, dans la brume...
Le soleil, entre deux nuages gris, s'allume
Et s'éteint, comme sous la paupière un regard.
On dirait que l'Eté rôde au loin, quelque part...
C'est son haleine qui voltige tiède et lente,—
Moins le parfum hier encore respiré,—
Dans le brouillard ténu de la ville bruyante ;
Et c'est comme un retour de Septembre égaré...
Mais les arbres n'ont plus de feuilles; la lumière
N'y fait plus resplendir ses flammes coutumières,

Et la pensée en pleurs songe sur un tombeau...

C'est un jour condamné, comme un enfant trop beau,
Tardivement venu contre toute espérance,
Et qui meurt en laissant aux yeux sa souvenance.
Dans la procession des jours, jour attardé
Par le plaisir de s'être vu tant regardé,
Quand il passait joyeux par les champs, à l'automne,
Derrière ses aînés graves et monotones.
Le voilà solitaire au seuil du rude hiver,
Insouciant, comme il marchait sur le sol vert !
Mais c'en est fait déjà de cette douceur grise :
Le soir prompt et la nuit, procédant par surprise,
Ont cueilli le beau jour vagabond qui riait.

Et l'enfant pâle meurt en l'infini muet...

APOLOGIE A L'AUTOMNE

J'ai vainement lutté contre ton charme, Automne :
A ton impérieux attrait je m'abandonne.
J'ai cru que je n'avais qu'à te fermer mon coeur
Pour me soustraire au doux péril de ta langueur,
Mais ta beauté sereine à jamais me possède,
Et pareil à la feuille au vent puissant, je cède...
Je ne puis pas ne pas t'aimer sans repentir !
Je ne puis pas ne pas te voir ni te sentir,
Puisque ta grâce grave en mes yeux est entrée,
Et que de ta splendeur mon âme est pénétrée !

En tes bras, que j'ai fuis par crainte d'y mourir,
Prends-moi ! Berce mon coeur faible de trop souffrir...
Endors-moi, si tu veux, pourvu que dans mon rêve
J'entende murmurer l'arbre au vent qui s'élève,
Et que je voie au fond de l'horizon pourpré,
Descendre avec lenteur le grand soleil doré !
J'accepte ton sommeil, fût-il fatal à l'âme,
Je le désire, Automne, et même le réclame !
Et j'ai honte aujourd'hui des mots présomptueux
Que proféra mon coeur subjugué, mais peureux.
Je ne repousse plus, je subis et j'appelle
Ton influence étrange, ô Saison la plus belle,
O ciel baigné de brume où transparait l'azur,
O terre dépouillée où tombe le fruit mûr !
Sur la ville bruyante et de laideur punie,
Tu fais régner, Automne, une paix infinie,
Et ton soleil couchant rayonnant sur les toits
Rend toute chose pure et douce comme toi.
Je t'aime, car tu mets ton coeur sur ma pensée,
Comme une lune d'or sur une onde apaisée...

BRUME

Ennui, crainte, détresse... On ne sait quoi dans l'air
De ce jour ténébreux s'appesantit sur l'âme...
O le bonheur léger du soleil large et clair,
Lumière qui, pareille à l'amour, se proclame !

Angoisse puérile et peine sans raison...
Toute ma force fuit et s'épand dans la brume ;
Parce que je regarde un trop proche horizon,
Je sens mon faible coeur enserré d'amertume !

J'aspire à la clarté, je souffre d'infini !
Malgré ma petitesse, en moi s'ouvrent des ailes
Qui battent vainement au bord de quelque nid,
Avec le grand désir des voûtes éternelles !

Je ne vois rien de bleu, rien de vaste là-haut ;
Au mur gris du brouillard se heurte ma pensée
Qui s'élance, retombe, ainsi qu'un doux oiseau,
Et vaincue, à la fin, gît pleurante et blessée...

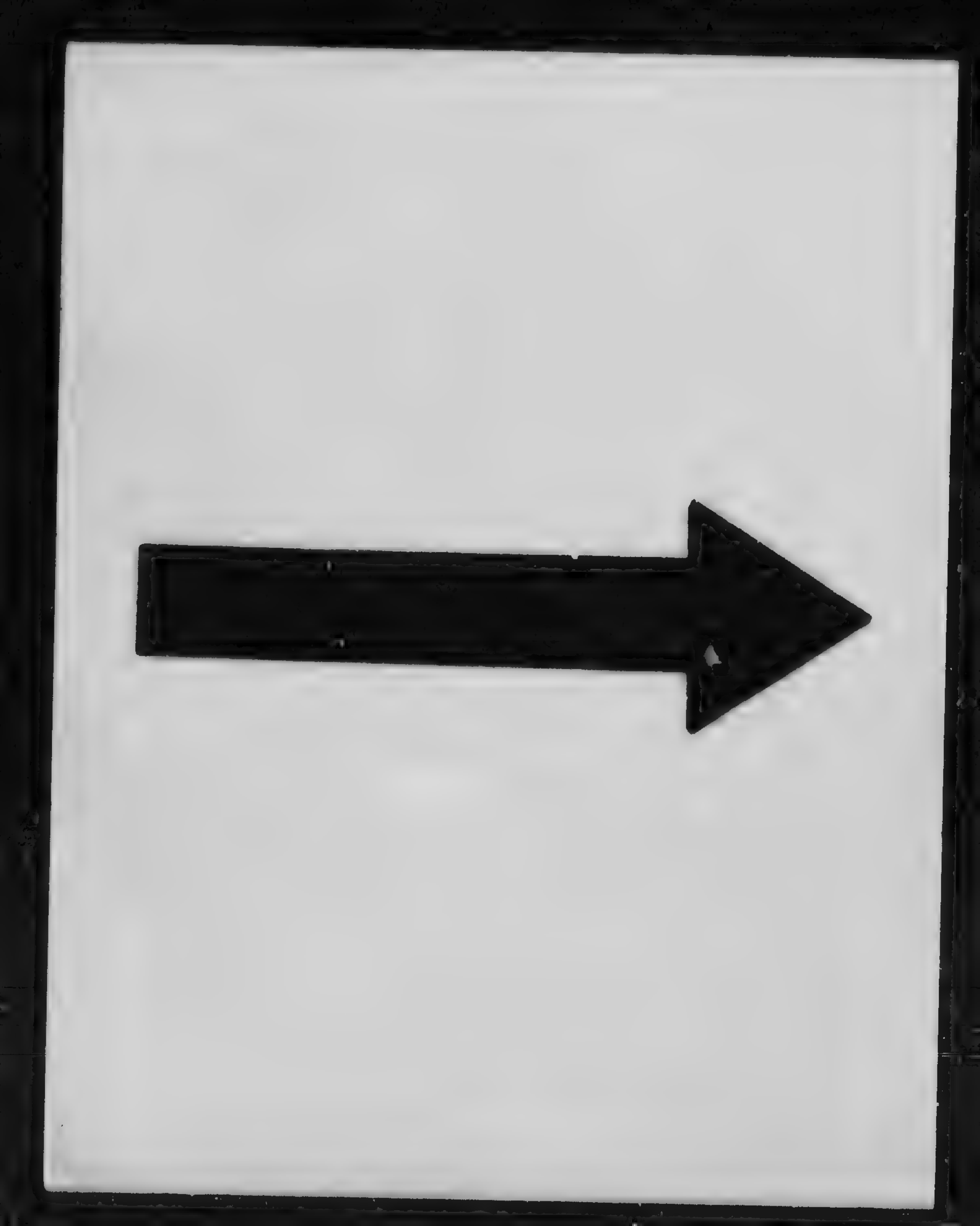
LA NEIGE

Je te salue, ô Reine immaculée et fine,
Souveraine que vêt un long manteau d'hermine !

Tu t'es vue à ma vitre, et ma vitre, en hommage,
A retenu captif ton radieux visage !

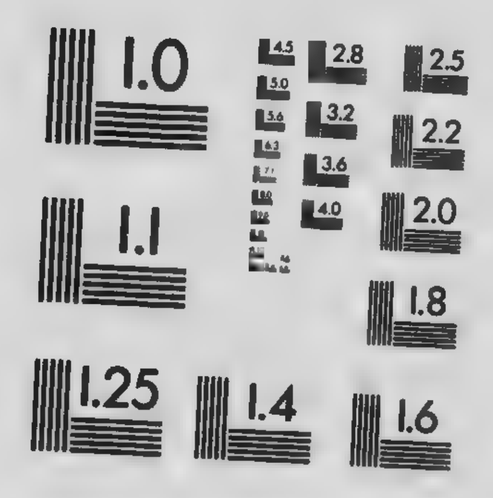
O Reine de blancheur, si fragile et si douce,
Le sol noir sous tes pas fleurit de blanche mousse !

Le Vent porte ta traîne et balance tes voiles,
La Nuit pose à ton front sa couronne d'étoiles !



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





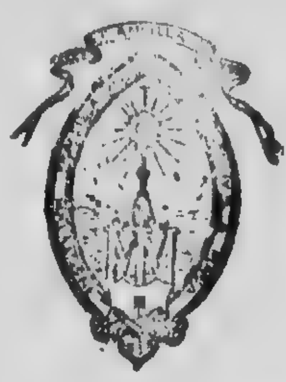
Et l'arbre, qui n'a plus de sève ni de force,
Frémit quand tes bras clairs étreignent son écorce !

Si le petit enfant t'adore, ô pure Dame,
C'est qu'il peut comparer ta candeur à son âme !

Et pour te caresser, rieur, ses deux mains frêles
Ont la légèreté de deux petites ailes !

Tu marches sur les toits, secrète, à l'heure brune,
Et tu reçois le grand baiser bleu de la lune !...

En ce jour où tu vas en robe lumineuse,
Je te salue, ô Neige humble et silencieuse !



PENSÉES DE NEIGE

L'hiver est venu. Ma vitre est glacée.
Je n'y vois plus rien que du givre épais.
La lumière pâle est comme baissée,
Mais elle m'apporte un long jour de paix.

Pour écrire un vers blanc comme la neige,
Je trempe ma plume en l'encrier noir ;
Un vol de flocons aussitôt m'assiège :
Ce sont des pensers qui viennent me voir !

Légers, je les sens tourner dans mon âme,
Pareils à de tout petits papillons
Vêtus de blancheur et vêtus de flamme,
Qui font en volant luire des rayons.

Mais il ne faut pas que le doigt les touche :
A son dur contact, ils fondent en pleurs !
Et le tourbillon f lâtre et farouche
Meurt en mon esprit pour renaître ailleurs...

LE REPOS DE LA TERRE

Les champs las vont dormir. La terre se repose
Dans sa robe de neige au vif scintillement,
En son fécond sommeil préparant lentement
La future moisson et la prochaine rose.

Toute la vie humaine est en la terre enclose.
La fleur s'épanouit où mûrit le froment ;
Comme une gloire autour de l'auguste aliment,
L'innombrable beauté des formes est éclose.

La terre dort. Qui sait—ô mystère infini !—
Tout ce qui se disjoint et tout ce qui s'unit
Dans l'ombre, pour former ce sang divin : la sève ?

La terre se repose en travaillant toujours.
Et moi qui l'aime et qui connais ses labeurs sourds,
Au lieu de préparer l'oeuvre à venir, je rêve...

INVOCATION

Dernier Soleil d'hiver sur la neige dernière,
Qui détrempes la route où se creuse l'ornière ;
Soleil clair, que les vents continuels du Nord,
En passant, ont terni, comme un grand disque d'or ;
Soleil pâle qui meurs et qui renaîtras rouge
Sur une neige rose et blanche encor, qui bouge
Aux branches des pommiers et s'éparpille au sol ;
Qui fais, comme une fleur, s'ouvrir le parasol ;
Innombrable soleil qui t'en vas et qui restes ;
Même Soleil toujours nouveau des mois agrestes

Et des mois dépouillés de grâce et de rayons ;
Soleil, père béni des résurrections,
Gloire à toi !
L'arbre va frémir dans ses racines,
Et les jardins encenseront d'odeurs divines
La lune curieuse entre les toits montant.
Gloire à toi, car l'Hiver expire en cet instant,
L'Hiver triste, l'Hiver qui fait les vitres blanches,
Et dont les jours voilés paraissent des revanches.
Gloire à toi, le Vainqueur ! L'Unique, gloire à toi !
Dans ta vertu, dans ta clarté, j'ai mis ma foi !
Comme en la mer, descends en mon âme profonde,
Soleil de Dieu, Beauté lumineuse du monde !

LES HEURES

Une à une, le long du jour passent les Heures,
Semblables et pourtant différentes chacune;
Aux feux d'or du soleil, aux feux bleus de la lune,
Leur cortège infini traverse nos demeures.

Chantant un air égal sur des notes mineures,
Chacune emporte un peu de notre âme, et plus d'une
S'en retourne chargée, ayant pris pour fortune
Le beau trésor des espérances les meilleures.

Ainsi les Heures vont, cruellement sereines,
Par le monde, portant à leurs fronts, froides reines,
Les couleurs de la vie en changeants diadèmes.

Et successivement chacune naît, expire;
Et toutes à la fois sont les Heures suprêmes
Qui gouvernent le coeur des hommes, leur empire.

II

LE COEUR ET LES LÈVRES

POUR VOUS

Tous mes vers sont écrits pour vous.
Vous vivez aux pages du livre
Où songent les plus beaux yeux doux,
Où chante la voix qui m'enivre.

Vos gestes, sur le papier blanc,
Je m'en suis fait le plagiaire :
J'ai copié servilement
Tous vos sourires, ma très chère.

Entre les strophes, vos cheveux
Mettent leur ombre brune et fine;
Les marges sont pleines d'aveux,
De baisers d'amour...qu'on devine.

Vos tristesses et vos gaîtés
Y sont fidèlement transcrites;
J'ai fait à toutes vos beautés
L'hommage des rimes prescrites.

Je n'ai rien dit qui ne fût vrai,
Et ceux-là qui liront ces pages
Possèderont votre portrait
Toujours le même d'âge en âge.

Le livre vit quand l'homme est mort,
Et l'amoureuse, en son poème,
Vivra tant qu'en ce monde encor
Quelqu'un soupirera: Je t'aime!...

LA ROYALE CHANSON

Prends ton vieux violon,
Sonne la chanterelle
Et suis ma voix, le long
De la "Chanson pour Elle".

• • •

L'amoureuse n'est plus et le poète est mort ;
Mais la chanson d'amour, vivante, chante encor.

La chanson s'alanguit encore de leurs fièvres
En s'exhalant, le soir, aux lents soupirs des lèvres.

Le poète est sous terre et l'amoureuse aussi ;
Ils dorment, l'un tout près de l'autre, sans souci.

Des désirs qu'ils n'ont plus la chanson est brûlante ;
De leur bonheur passé la chanson seule chante.

Ils sont un peu de cendre au fond de deux cercueils,
Et la chanson exalte encore leur orgueil.

Elle était belle et douce aussi, la Bien-Aimée ;
La chanson de son souffle est toute parfumée.

Elle était reine, et lui grand prince ami de l'Art :
La chanson que je chante est du temps de Ronsard.

* * *

Sonne la chanterelle
A ton vieux violon,
Et suis ma voix, le long
De la "Chanson pour Elle".

VERS SECRETS

J'improvise ces vers mystérieux pour une
Qui rayonne de grâce et de blanche beauté,
Dont le regard semble un crépuscule d'été
Qui se meurt lentement par un lever de lune.

Je ne sais pas pourquoi je lui donne ces vers.
Je vois dans ma pensée éclore son sourire,
Et l'instant recueilli me contraint de l'écrire :
Je l'écris, et son âme apparaît au travers.

Personne ne saura celle que je célèbre.
Ces vers conserveront le charme d'un secret.
Son image est au fond de moi, comme un portrait
Dans un salon fermé que le soir enténèbre.

Car c'est un ineffable et familier plaisir
Pour le poète doux d'admirer en lui-même,
Pieusement, les yeux adorables qu'il aime,
Comme on contemple un ciel lointain, sans un désir.

Qu'est la nuit comparée à l'ombre intérieure,
Asile inviolable où des fantômes blancs
Marchent mystérieux et pâles, à pas lents,—
Où parfois, dans le noir silence, une voix pleure ?

Mais vous à qui je songe en rêvant de beauté
Sous l'azur dont s'empare à présent la nuit brune,
Vous passez en mon ombre ainsi qu'un clair de lune
Baignant de son argent fluide un soir d'été...

DOUCE TROMPERIE

Je ne suis pas si fou, ma chère enfant, de croire
Aux rêves que je fais et qui, dans ma mémoire,
Comme sur un papier vieilli des mots tracés,
Ont paru clairement et sont presque effacés.
Aussi, sans nul regret comme sans amertume,
J'en ébauche souvent le croquis à la plume.
Nés du désir, ils sont passagers comme lui,
Et c'est parce qu'une heure en mon âme ils ont lui,
Parce que chaque jour je pourrai les reprendre,
Que de leur doux plaisir je ne puis me défendre.

J'en jouis à l'instant bref où je les conçois,
Et ce moment me vaut des semaines, des mois
D'espoirs et de projets tous irréalisables,—
Mais je n'y crois pas plus qu'aux fictions des fables.
Ainsi, ma chère amie, évoquant vos beaux yeux,
Quand mon rêve vous dit des mots ambitieux
Et dont la passion vous fait frissonner toute,
Je sais que je me leurre et que moi seul m'écoute...

Que vous importe, à vous qui n'en apprenez rien,
Si ce mensonge-là, chère, me fait du bien ?

EXALTATION

Moi qui n'ai pas le goût du laurier triomphal
Qui suscite le dur égoïsme des luttes ;
Moi dont l'ambition meurt aux refrains des flûtes
Et du violon musical ;

J'ai plus que le désir d'une éternelle gloire,
Plus que le rêve fier d'un renom souverain :
J'aspire à quelque chose idéal et divin,
Sublime, et peut-être illusoire...

Si vous m'aimiez !... Je sais : je ne mérite pas
Que votre pur amour se choisisse mon âme ;
Il est des coeurs plus beaux,... mais aussi, chère femme,
Moins doux que le mien dans vos bras !

Quelle grandeur, si vous m'aimiez, et quelle joie !
Quelle autre gloire affamerait mes désirs fous ?
Dites, par votre bouche et vos yeux : M'aimez-vous ?
Que je vous entende et vous voie !

Si le mot que j'attends sur vos lèvres chantait,
Je n'aurais rien de plus à demander au monde :
Je posséderais tout dans votre amour profonde ;
Hors d'elle rien n'existerait !

Et je pourrais marcher le front clair chez les hommes,
Hautain dans ma fortune, orgueilleux dans ma foi,
Disant : S'il est ici quelqu'un plus haut que moi,
Plus fort et plus grand, qu'il se nomme !

Car vous me feriez grand, courageux, noble et fort
Par la sainte vertu de votre amour insigne,
Et de toute beauté vous me rendriez digne,
Et de toute louange encor !

Femme pour qui j'écris ces mots de hardiesse,
Le coeur tremblant et prêt à demander pardon,
Si vous me dédaignez, ne me dites pas : Non !
Qui donc n'ose trop par tendresse ?

MAUVAISE SOLITUDE

O poète songeur, si triste de toi-même,
Qui pourrait te guérir et qui pourrait t'aimer ?
Tu portes à ton front l'ombre amère et suprême
D'une âme que l'ennui va bientôt consumer.

La solitude grave à ton coeur est mauvaise :
Le pire compagnon de toi-même, c'est toi !
O le regard aimé qui doucement apaise,
Quand viendra-t-il poser sa caresse sur moi ?

L'heure m'est un tourment cruel, et tous les livres
Ne pourraient endormir ce mal fort et subtil.
Afin qu'heureusement, un jour, tu t'en délivres,
Et pour jamais, ô coeur blessé, que te faut-il ?

C'est la chanson consolatrice des paroles,
Et l'émotion tendre affaiblissant la voix,
Qui dissipent le doute et les angoisses folles ;
Et le baiser rêvé qui descend vers les doigts...

C'est l'amour qui s'empare, enfin, de la pensée,
L'occupe tout entière et la dirige au loin
Vers celle-là qui dans la détresse est passée,
Soeur dont l'âme éprouvait l'impérieux besoin...

Comme je te redoute, affreuse solitude !
Sans espoir, je ne sais rien que me torturer ;
Et je ne puis garder cette fière attitude
De sourire toujours quand je souffre à pleurer !

PETITE LETTRE

Sur le papier bleu pâle où je trace ces mots
Que demain vous lirez, attentive ou distraite,
Quelque chose de moi s'exprime et se reflète,
Comme un arbre penché sur le miroir des eaux.

Sans le vouloir, notre âme aux choses qu'elle touche
Laisse un empreinte neuve et claire comme un nom ;
Les mots qu'elle choisit, s'ils ont le même son,
Changent de sens selon le regard et la bouche.

A parler de notre être, il s'en échappe un peu ;
Rien qu'à frôler la main la rose la parfume ;
Et, comme elle, mon coeur que vous transmet ma plume,
Plus subtil qu'un parfum, vit sur le papier bleu...

SYMBOLE

A la candeur des lys, à la douceur des roses,
Pour peindre avec les fleurs votre intime beauté,
J'ai joint, vous connaissant un peu, l'humilité
Des violettes, sous l'herbe secrète écloses.

J'ai, pour symboliser votre rire argentin,
Mis une grappe de muguets aux claires cloches,
Puis, ayant disposé ces fleurs comme des strophes,
J'ai lié le bouquet d'un ruban de satin.

Regardez le vivant poème que vous êtes :
Innocence, gaité, grâce, pure splendeur !
Votre âme chaste épand sa virginale ardeur
Dans le parfum si doux des douces violettes.

Et si la rose y mêle un arome plus fort,
C'est que dans votre coeur ingénu, jeune fille,
L'amour dont votre oeil bleu mire le rêve et brille
Eclot frileusement comme une fleur du Nord...

LE MAUVAIS VOYAGE

Les nuages me font songer aux grands départs
Pour des pays lointains, par delà les mers bleues...
—Vous voulez voyager à des milliers de lieues ?
Fermez vos yeux d'amour: la caravelle part !

Là, nous sommes sur l'eau qui berce. Le vent chante.
La mer vaste a pour borne un cercle d'horizon,
Et le ciel est sur nous comme un toit de maison.
Rêvons, car il n'est rien ici qui nous tourmente.

Une rive s'annonce à la rumeur de l'air.—
En esprit, l'on voyage si vite...—O fortune !
Comment cela se fait-il donc ? Mais c'est la lune !
Mignonne, nous voici dans un astre, c'est clair !

Nous partirons ce soir par le dernier nuage.
Le paysage est beau, mais un peu froid, vraiment...
Et puis, c'est situé bien haut le firmament...
Si l'on tombait... Sortons d'ici ! Foin du voyage !

Ouvrez vos yeux, mignonne, et daignez constater,
Sans tristesse soudaine et sans folle rancune,
Comme tous nos projets finissent dans la lune,
Et qu'on en redescend toujours pour y monter !

LA MESSAGÈRE

La fleur, exquise messagère,
En son petit coeur rose ou bleu
Qu'embaume une senteur légère,
Enferme l'infini d'un voeu.

Frissonnante dans sa corolle,
La fleur, ce vivant billet doux,
Exhale en parfum la parole
Dite, en tremblant, du fond de nous...

Parfois, sous le poids chaud d'une âme,
Meurtrie, elle se penche et meurt...
Il faut être poète ou femme
Pour ne pas accabler la fleur.

Seule, une phrase délicate
Brûle en elle comme un encens ;
Mais son âme fragile éclate
Sous le fardeau des mots pesants.

Pour épargner sa grâce fine,
Confions-lui le rêve aimé
Dont l'émoi subtil se devine,
En un soupir, sans l'exprimer...

DOUCE OBSESSION

Lorsque je vous ai vue une heure seulement,
De votre souvenir je ne puis me distraire ;
Je rêve, et dans mon coeur votre regard charmant
Demeure tendre et pur, souriant et sincère...

Oui, vous abandonnez quelque chose de vous
Dans ma main, sur ma bouche, à mon front, qui m'obsède
Délicieusement, comme un songe très doux
Dont la caresse heureuse et brève nous possède.

Rien n'existe, à part vous qui m'avez fait aimer !
Votre image remplit ma pensée et la garde ;
Si je laisse mes yeux longuement se fermer,
En moi-même, c'est vous encor que je regarde !

Et je sens votre esprit flotter autour de moi,
Comme une rose laisse un parfum après elle ;
Je vous respire avec un ineffable émoi,
Car vous êtes dans l'air, invisible et réelle,

Par le secret pouvoir de votre amour fidèle !

LA CHAMBRE

Entre les murs étroits de ma chambre, n'ayant
Pour clarté qu'un reflet de vitre dépolie
Où le frimas simule une forêt jolie,
Mon rêve meurt, dans la tristesse se noyant.

Comme une rose, un jour d'octobre, défaillant,
Mon âme penche au poids de sa mélancolie
Et, dans cette lumière hésitante et pâlie,
Perd ce qui se dressait en elle de vaillant...

Le beau soleil, le bleu du ciel, la plaine blanche,
Les arbres dentelés de givre à chaque branche,
L'air vierge, le vent pur : délices des poumons !...

Ah ! nous trouvons parfois notre chambre petite !
Pourtant, c'est là, dans l'ombre,—ô l'adorable gîte !—
Que pour rêver d'amour, seuls, nous nous enfermons !

ROSE POURPRE

Humide fleur cueillie au jardin clos du coeur,
Rouge comme du sang de soleil qui se couche,
Honorez d'un baiser de votre belle bouche
Ce poème léger que l'aube mit en pleurs.

Qu'il tremble en votre main comme un peu de lumière,
Et que ses gouttes d'eau vous soient des diamants ;
Qu'il saigne dans vos doigts son âme, longuement,
Et qu'il succombe aux cils baissés de vos paupières !

C'est pour vous qu'il naquit, pour vous qu'il doit mourir,
Douce fragilité que son ardeur consume :
Songez que mon amour, madame, le parfume,
Et qu'une rose expire ainsi sans se flétrir !

---

mourir,

COURONNEMENT

J'ai couronné de fleurs le front que je chéris.
L'oeillet et le narcisse unis aux violettes,
Et le muguet nacré dont tremblent les clochettes,
Ont orné ses cheveux de leurs parfums fleuris.

Sur Elle, les oiseaux voltigèrent, surpris;
Et le vent anima de ses brises muettes
Les pétales tressés en guirlandes parfaites.
Un lys à longue tige en ses doigts était pris.

Et je l'ai proclamée Haute et seule Déesse,
Avec des noms de gloire et des mots de caresse,
Et l'Eté s'inclina sous son sceptre royal !

Alors, devant sa grâce et sa splendeur de femme,
A genoux, serviteur téméraire et loyal,
Sur son coeur j'ai posé la rose de mon âme !

MUSIQUE

J'adorais la musique autrefois : j'ai changé ;
Je préfère aujourd'hui le rythme du silence.
Je sens en moi grandir une âme d'étranger
Que trouble et que distrait la sonore cadence.

Comme une pierre en l'eau jetée, où le ciel luit,
Brouille la vision de l'image sereine,
Les sons harmonieux sont des cailloux de bruit
Dans le beau lac de paix dont mon âme fut pleine !

O vrai Musicien, ô Silence profond !
Calme charmeur de mélodie universelle,
Sur ton autel, je brûlerai le violon
Et le si grave et le si doux violoncelle !

Car tout ce qui te chasse, ô Silence, est mauvais,
Hors la parole humaine et le chant solitaire ;
Et c'est toi qui, dans les temps anciens, t'élevais,
O Silence, premier orchestre de la terre !...

• • •

Parlez-moi. Votre voix pleine de mots muets
M'enchante ; je comprends surtout ce qu'elle cache.
Laissez au piano dormir ces menuets,
Et rêvons : il n'est rien de meilleur, que je sache...

LES GANTS

Quand elle met ses gants, je l'aide, et c'est très long...
Nous sommes tous les deux dans le petit salon
Qui retient le parfum de sa robe d'automne.
Elle me tend ses mains; j'hésite, je tâtonne :
Ses doigts sont délicats, fuselés, élégants !
Je les baise à loisir, quand je lui mets ses gants !
Je prolonge—elle est bonne et tendre—ce manège,
Et je goûte longtemps cette vivante neige,
Chaude comme le sang du coeur qu'elle m'offrit ;
Et pendant que je tiens ses doigts clairs, elle rit...

—S'ils ne sont pas bien mis, les gants ?—On recommence !

Jeu d'enfants ou folie ! O divine démence !
Les poètes aimés, tour à tour, vous diront
La caresse des doigts de femme à votre front,
Et l'exquise douceur de la chair féminine,
Et la bouche tremblante effleurant la main fine !

Mais elle a mis ses gants sans mon aide, à la fin.

Je regarde ses yeux humides gris de lin
Avec tant de regrets subits et de prières,
Que souriante et rose et joignant ses paupières,
Elle se penche et vient offrir à mes baisers
L'amour qui luit au fond de ses beaux yeux baissés !

———

JALOUSIE

Souvent, pour une phrase, un mot, votre douceur,
Votre sollicitude inquiète de soeur,
S'irritent, et vos yeux, qui rient avec vos lèvres,
Deviennent fiers et froids, pleins de mauvaise fièvre.
La défiance à votre front hautain paraît,
Votre amour inscrivant sur lui son mal secret.
Vous avez la voix brève et la parole dure...
Ah ! vous ne pouvez pas savoir ce que j'endure !
Vous retirez alors votre main de ma main,
Et vous dites ces mots : Je reviendrai demain...

De votre cruauté, seul, je cherche la cause,
Et je trouve toujours la même et triste chose.
Car vous êtes jalouse, ô ma folle beauté,
Jalouse avec douleur, et ce mal détesté
Vous hante comme un songe obstiné de souffrance !
J'ai tout de vous, hors le meilleur : la confiance.
Tout regard qui ne vous a pas pour sa raison,
Aussitôt vous paraît chargé de trahison !
Vous croyez, redoutant et haïssant la femme,
Que chacune s'efforce à vous voler mon âme !
Votre mal est profond, vous n'en guérirez pas.
Mais, vous blâmant tout haut, vous pardonnant tout bas,
Mon coeur secrètement de vos rigueurs s'enchante,
Puisque c'est par amour que vous êtes méchante !

TRISTESSE D'AMOUR

J'ai tenu ta main tiède et j'ai baisé ta bouche !
Ton sein a palpité comme un oiseau surpris,
Et de ton jeune sang le rose coloris
A ton front est monté, neige qu'un rayon touche !

Tes yeux étaient baignés d'ineffable langueur,
Et tes lèvres tremblaient d'émotion divine ;
Et penché, j'écoutais battre dans ta poitrine,
Lourd d'amour, à grands coups désordonnés, ton coeur !

Oh ! les mots qui jamais ne finissent en phrases,
Et dont l'âme retient la moitié, qu'ils sont doux,
Les mots tendres, les mots tremblés, mourants et fous
Qui s'exhalent chantants dans les longues extases !

Et qu'il est beau le front que d'épais cheveux bruns
Semblent voiler aux yeux indifférents des hommes !
Qu'il est exquis le nom secret dont tu me nommes !
Qu'ils embaument les mains aimantes, tes parfums !

Je t'aime confiante et pure, et je t'adore
De n'avoir pas appris des autres à mentir,
De te faire une angoisse et de te repentir
Des infidélités qui ne sont pas encore !

Car le temps, ma chérie, usera ton amour,
Et peut-être le mien, hélas ! un peu plus vite...
Et ton coeur, qu'aujourd'hui la passion habite,
Qui sait ? tout comme un autre oubliera, quelque jour.

Tout homme est ainsi fait, changeant quoique sincère.
Et pendant que je tiens ta main et que je sens
Tes doigts presser les miens, nerveux et caressants,
Mon âme est triste et songe à l'humaine misère...

SA VOIX

Le chant est sa voix naturelle ;
Bien seule musique vraiment
Belle sans accompagnement,
Ayant son harmonie en elle.

Ainsi murmure le ruisseau ;
Sa chanson est dans l'eau qui passe,
Et c'est sa fuite dans l'espace
Qui rend musicale son eau.

Parce qu'elle parle, elle chante,
Comme bruit la feuille au vent.
Dieu mit un orchestre vivant
Dans sa voix sonore et touchante.

Le violoncelle a des sons
Si doux qu'ils appellent l'extase ;
Mais elle a le mot et la phrase,
Qui donnent de plus grands frissons.

Douceur que l'on peut dire à peine !
Union de la note au mot,
Paroles qui montent si haut !
Charmes de sa voix souveraine !

BONHEUR MALHEUREUX

Tout m'est un charme pur, et tout m'est un regret,
Près de vous, dont j'espère et rêve la présence,
Car je songe que l'heure au bruit fin disparaît,
Que je vous aime, et que voici venir l'absence.

Je vous regarde rire au fond de vos yeux clairs,
Et je me dis que leur lumière va s'éteindre,
Que je ne verrai plus dans vos regards si chers
En un baiser divin, nos deux âmes s'étreindre !

Oui, tout m'est un regret, tout m'est une douceur...
Mélancolique amant dont le coeur faible tremble,
Je pense : O mon amie, ô ma petite soeur,
Pourquoi ne pouvons-nous vivre toujours ensemble !

Mais il me faut me taire et garder mon secret.
Mon bonheur, près de vous, ressemble à la souffrance.
Tout m'est une caresse et tout m'est un regret,
Et mon coeur, cependant, heureusement mourrait

Du doux mal que me fait votre chère présence !



LA PEUR DE VIEILLIR

Je vous évoque, seule en votre chambre, un soir,
Avec angoisse, interrogeant votre miroir.
Vous redressez le buste ou vous penchez la tête,
Et le cristal, docile à vos gestes, répète
La blancheur de vos bras, l'éclat noir de vos yeux,
Votre cou, votre bouche exquise, vos cheveux...
Tout est jeune et joli, tout respire la grâce !
Le mouvement, aisé comme une aile qui passe,
Est léger comme un rythme et souple comme lui !
Qu'est-ce donc qui vous fait anxieuse aujourd'hui ?
Vous êtes bien, pourtant, debout devant vous-même,
Et le miroir vous dit votre beauté suprême...

Une crainte soudaine est venue assaillir
Votre âme : c'est la peur affreuse de vieillir !
L'image du miroir ne vous est plus bien sûre,
Et vous cherchez un autre avis qui vous rassure...
Mais moi qui connais l'homme et sa brutalité,
Je sais où vous devez chercher la vérité.

La glace complaisante et passive reflète
L'image variable et que vous avez faite.
Elle ne contredit jamais votre plaisir
Et mire, plus que vous, votre vivant désir.
Et la réalité constante vous échappe,
Celle que d'une empreinte ineffaçable frappe
Le Temps, incorruptible ouvrier de la Mort !
Pour savoir si vous êtes jeune et belle encor,
Ce n'est pas au miroir, peu véridique en somme,
Qu'il faut vous regarder, c'est dans les yeux des hommes!
Eux, dont les coeurs de chair vous considéreront,
Avec leurs appétits brutaux vous jugeront !
Et vous n'aurez alors, jeune ou vieille, qu'à lire
Dans leur regard cruel qui dédaigne ou désire...

LE BOUQUET

Musicienne blonde aux doigts frôleurs et doux,
Puisque nous sommes seuls, quel air chanterons-nous ?

O Muse, dont les mains sont pleines de corolles,
Fais-moi, sur la musique, éclore des paroles !

Nous irons par les bois, harmonieusement,
Cueillir la rouge fleur du divin sentiment.

Nous irons ramasser, par un grand vent sonore,
La rose du sanglot toute mouillée encore.

Nous ferons un bouquet de rêves musicaux,
D'aveux et de soupirs aux murmurants échos.

Dans le jardin vibrant des notes cadencées,
Nous cueillerons la claire joie et les pensées.

Grisés par le parfum mélodieux du soir,
Nous cueillerons, accord final, la fleur d'espoir.

Quel air chanterons-nous, chère Musicienne :
La chanson d'amour triste ? ou la chanson ancienne ?

Avec vous qui m'aimez, tous les rythmes sont doux ;
Promenez vos doigts blancs au clavier, voulez-vous ?

POUR RIEN

Nous nous étions fâchés. Pourquoi ? Je ne sais pas.—
Les amoureux toujours se firent des querelles.—
Et j'oubliai le bruit chuchotant de ses pas
Dans la soie et dans les dentelles.

Je sentis en mon coeur comme un rêve expirant.
Je ne songeai plus même aux yeux de mon amie.
Le souvenir passa du pur baiser s'offrant...
J'avais vraiment l'âme endormie.

Elle revint, jolie et douce, et me parla
Avec cette voix d'or liquide comme l'onde,
Et ce qu'elle m'apprit du temps me révéla
Son indifférence profonde.

Alors, je dis un mot. Je ne sais plus lequel.
Mais sa lèvre trembla, d'émotion blêmie,
Et je vis dans ses yeux se fondre à fleur de ciel
Le coeur de ma petite amie...

Ah ! fous que nous étions ! Mon amour réveillé
Ressuscita par la puissance d'une larme,
Comme s'épanouit à l'air ensoleillé
Une violette de Parme !

LA TORTURE

Une peine est au fond de ton sourire fier;
Et de tes bleus regards les larmes retenues
Tomberaient lentement sur tes belles mains nues,
Si tu n'avais noyé ton âme en leur flot clair.

Ton front est lourd d'angoisse, et tu souffris hier
Pour la première fois des douleurs inconnues ;
Avec l'amour trahi, les souffrances venues
Ont passé sur ton coeur comme un grand vent amer.

Et maintenant, cachant ton chagrin comme un crime,
Tu trembles que ta voix familière m'exprime
Le sanglot étouffé dans ta gorge, soudain !

Secret intérieur : torture de soi-même,
Crainte intime du soir et souci du matin,
Pour te garder, qu'il faut de vigilance extrême !

EN FAVEUR DU PARFUM...

En faveur du parfum je pardonne à la rose
L'épine, dont mon doigt garde une larme rose.
Je passe au ciel pesant son haleine de feu,
Parce que, plus que les beaux yeux bleus, il est bleu.
J'excuse tout le mal qui me vient de vous-même,
De vos regards, de votre bouche : je vous aime !
Mais prenez garde ! Un jour arrive où la beauté,
Sentant le poids des ans, abdique sa fierté.

Pourrez-vous seulement plus tard devenir douce ?
Votre geste retient, mais votre coeur repousse.
Ah ! prenez garde, fleur aux fragiles éclats,
Qu'on vous adore pour ce qui ne dure pas !

LE PORTRAIT

Que de rêves, de voeux attendris me rappelle
Soudainement ce portrait !
Est-elle, dans son charme élégant, aussi belle ?
Est-il encore aussi vrai ?

Mon ardeur était jeune et mon amour sincère.
La brume des jours lointains
Pour l'évoquer, hélas ! m'a rendu nécessaire
Cette image aux tons éteints.

Plus vivant, plus précis, plus clair que dans mon âme,
Sur le papier gris fixé,
Apparaît délicat son visage de femme,
Un peu pâle du passé.

Je la reconnaîtrais parmi les autres, certe,
Si je la voyais venir ;
Mais son absence triste et longue déconcerte
Mon coeur et mon souvenir.

Comme un rideau de nuit, le temps amasse l'ombre
Qui s'épaissit peu à peu,
Et voile au fond de nous le feu du regard sombre
Et l'éclair du regard bleu.

Et sans cet ancien portrait qui la révèle,
De vieux parfums embaumé,
Rien ne resterait plus dans ma mémoire d'elle,—
Rien, sinon d'avoir aimé !

APRÈS

J'aimais, quand vous m'aimiez. Maintenant, mon coeur vide
Regrette le plaisir si doux qui fut le sien,
Et mon bonheur est mort hier, presque ancien,
Au front de ma jeunesse imprimant une ride.

Quand vous m'aimiez, j'aimais. Aujourd'hui, je n'ai plus
La gloire de chanter comme vous êtes belle ;
Mais je garde à ma lèvre, obstinément fidèle,
La mémoire des mots que vous avez voulus...

Ah ! quand je vous prenais entre mes mains la tête,
Et que je regardais dans le fond de vos yeux,
Pourquoi, pâle et troublée, abaissiez-vous sur eux
Vos paupières, avant mon âme satisfaite ?

L'amour est incertain, fragile et décevant !
Et pour l'avoir connu je m'en vais seul, et triste
D'une vieille ferveur éteinte et qui persiste,
Comme une branche morte en un arbre vivant !

ILLUSION

Je me consolerai par la grâce des choses
Qui sont belles à voir, douces à respirer,
Par la couleur du ciel et le parfum des roses,
Et le charme des yeux qui n'ont pas fait pleurer.

Je regarde ma vitre avec un plaisir calme ;
Un fin jardin d'argent y fleurit pour un jour :
Autour d'un arbre clair s'entrecroisent des palmes,
Des calices givrés penchent leur blanc velours.

En attendant les mois prodigues de nuances,
Je chercherai le bleu, le gris, l'or et le vert
Dans les regards connus aux chères influences ;
De leurs tons délicats je teinterai mes vers.

J'extrairai le bonheur des plus petites choses,
Des rayons, des reflets qui viennent se poser
Légers comme une abeille au coeur ardent des roses ;
Et j'aurai sur la bouche un rêve de baiser !

JE REGRETTE LES YEUX...

Je regrette les yeux qui jadis m'ont souri
Parce que je fus pâle et que ma chair souffrit ;
Malgré ce que le temps en nous efface ou voile,
De leurs regards émus ma mémoire s'étoile.
Je me suis fait moi-même un ciel intérieur
Que l'esprit de ce siècle incrédule et railleur
Ne pourrait dépeupler de mes visions chères.
J'ai suspendu trop haut mes petites lumières

Pour qu'un souffle méchant les éteignît jamais.
Vous êtes mes clartés, jolis yeux que j'aimais !
Gardez, en vous fermant, de replonger dans l'ombre
Mon âme où, prêt au mal, se blottit l'ennui sombre...

ÉVOCATION

Le ciel sombre est troué d'étoiles qui frémissent.
Sur la neige, en chantant, les traîneaux légers glissent.
Un peu de lune pâle aux fenêtres paraît.
Le silence est profond, apaisant et secret.
Amicalement, l'ombre en ma chambre est entrée,
Et mon âme, aussitôt de calme pénétrée,
A son charme puissant, docile, se livra,
Et dans l'oubli nocturne, indolente, rêva...
Le tic-tac régulier de l'horloge hâtive
Rythmait les pas égaux de l'heure fugitive ;

Et pour mieux voir surgir les souvenirs aimés,
Je me tenais, comme endormi, les yeux fermés...

* * *

O fantômes d'amour, apparitions chères
Qui gardez le passé dans vos prunelles claires ;
Lèvres au parler doux qui disiez vos douleurs
En un baiser encor tout tremblant sous les pleurs ;
Femmes par qui la vie était une promesse ;
Mains de sollicitude et regards de caresse ;
Longs attendrissements du coeur, ivre d'orgueil
Au sourire adoré du triomphal accueil !...
Regrets des bras tendus soudainement, asile
D'où le sort, en un jour funeste, nous exile !
Et me voilà rêvant, plein d'amertume, à vous,
Tendresses d'autrefois, bonheurs, grands espoirs fous !...

* * *

Pourquoi les jours heureux dont plus rien ne subsiste,
Par l'évocation rendent-ils l'âme triste ?
Si la mémoire, hélas ! n'en peut ressusciter
L'ancienne jouissance et la félicité
Sans en pleurer toujours la perte irréparable,
Et si leur souvenir fait l'homme misérable,
Mieux vaudrait retrancher, héroïque et sauveur,
La moitié de la vie et la moitié du coeur !

Ah ! le présent brutal dans son étau nous broie :
Si le passé pouvait nous rendre un peu de joie
En un songe incertain de sommeil commencé,
Qui nous prît l'âme avec douceur, sans la blesser !

LE PLUS GRAND MAL

Lorsque je vous aimais, j'avais le coeur en peine,
Car je ne savais pas si vous reviendriez.
Je souffrais; ma souffrance alors n'était point vaine,
Et j'étais consolé dès que vous paraissiez.

J'avais de longs chagrins et des doutes sincères.
Je croyais en vos yeux, puis je n'y croyais plus,
Et, fou, je m'inventais d'innombrables misères :
Je vivais indécis, tremblant, irrésolu.

Je ne me décidais à rien qui me fût tendre,
Et je craignais d'oser ce que vous désiriez ;
Timide, j'avais l'air de ne jamais comprendre
Les invitations d'amour que vous faisiez.

Oui, je vivais contraint, quand vous me vouliez libre !
Je ne sais quoi de fort toujours me retenait.
Confus, je me sentais lié par chaque fibre,
Comme si mon désir lui-même s'enchaînait !

Je pleurais. J'éprouvais des angoisses profondes.
J'avais peur de vous perdre, ah ! peur affreusement !
Par vous, je haïssais ou j'adorais le monde :
Pour un mot dédaigneux, un sourire clément !

J'étais plein de remords suscités par ma faute,
Mais, enfin, je vivais, heureux ou malheureux !
Dans mon bonheur furtif j'allais la tête haute :
Ce n'était qu'un instant, mais j'avais vu les cieux !

Aujourd'hui, je ne suis pas même misérable !
Du moins, quand je souffrais je me sentais un coeur !
L'indifférence a fait mon âme inaltérable,
Et c'est un mal plus grand que toutes les douleurs !

INUTILES AMOURS

On aime trop souvent toutes sortes de choses ;
On s'encombre le coeur de petites amours,
D'attachements légers nés de futiles causes,
Comme d'actes sans but on appauvrit ses jours.

Et quand l'instant arrive où la grande tendresse
Cherche où s'apanouir en toute liberté,
Elle vient gravement, la sainte enchanteresse,
Et frappe, et trouve un coeur déjà tout habité !

Lors, dolente, elle part et va chez d'autres âmes
Qui soupirent sous les étoiles, dans le soir,
Chez des âmes d'enfants et des âmes de femmes
Qui n'ont connu jamais de l'amour que l'espoir.

On aime trop souvent toutes sortes de choses,
On s'épuise le coeur de moment en moment ;
La lassitude vient de ces amours sans causes,
Et par petits morceaux le coeur meurt tristement...

VAIN AMOUR

De menus carillons d'argent font chanter l'air.
Le soleil sur la neige a mis un reflet clair.
Le ciel est bleu comme une regard de jeune fille,
Et tout dans la lumière hivernale scintille.
Je ne sais quelle paix heureuse est dans mon coeur...
J'avais contre la vie une sourde rancoeur,
Et le matin d'azur à la rumeur sonore,
Encore tout joyeux des beautés de l'aurore,
M'a fait une âme calme et douce infiniment
Où, par les rayons d'or, entre le firmament.

• • •

Si j'avais, à cette heure, une amie ancienne
Qui fût un peu rêveuse, un peu musicienne ;
Qui sentît le désir violent, comme moi,
D'harmoniser toujours son plus subtil émoi,
J'écouterais, les yeux fermés avec délice,
La mélodie intime et qui sous les doigts glisse
Comme une eau murmurante et fluide qui fuit
En reflétant le jour exprimé par son bruit...
Et je me sentirais, comme en des bras de femme,
Amoureusement tendre et bercé jusqu'à l'âme !...

* * *

Mais je suis seul par ce matin qui chante et rit,
Avec la quiétude adorable en l'esprit.
J'aimerais. J'écrirais d'une plume charmée.
Hélas ! que sert l'amour sans une bien-aimée !
Les vers sont un encens qu'on brûle pour quelqu'un :
Qui donc respirerait dans les miens leur parfum ?
Personne !—O doux matin qui passes sur les choses,
Léger comme un oiseau voltigeant sur des roses,
Conduis-moi vers le soir où tu t'en vas mourant,
Libre de tout regret stérile et torturant !

PRODIGALITÉ

J'ai dispersé mon coeur au gré des heures folles,
Comme un millionnaire éparpille son or ;
Ici, là, sans compter, j'ai semé mon trésor
Avec des gestes vrais et de tendres paroles.

Tout s'est anéanti pour de vaines Idoles ;
J'ai trop donné de moi pour qu'il en reste encor.
Que de beaux sentiments dont je me sentais fort
Gisent à leurs pieds purs, qui foulent des corolles !

Et je n'ai rien reçu d'elles, qui prirent tout !
Fastueux comme un roi, prodigue comme un fou,
Je ne croyais jamais épuiser ma richesse !

Et maintenant, voulant reprendre un peu mon bien,—
Car le vide est amer et lourd que mon coeur laisse,—
Avec regret, je cherche et ne retrouve rien !

LA PREMIÈRE

La première qu'on aime est toujours la plus belle.
On la cherche des yeux comme du souvenir.
Elle ne peut cesser de nous appartenir
Par ce qu'il reste en nous de jouissance d'elle.

Notre coeur inconstant lui demeure fidèle.
C'est elle qu'en nos bras nous rêvons de tenir
En toute femme aimée, et qu'on voit revenir
Dans un sourire, un geste, un mot qui la rappelle.

Elle a mêlé son âme à notre âme, elle est nous.
Quand devant la beauté nous ployons les genoux,
C'est elle, reconnue en d'autres, qu'on adore.

Son amour nous retient et nous suit pas à pas,
Car nous gardons, unique, à nos lèvres encore
Un baiser que tous les baisers n'effacent pas !

REGARD INTÉRIEUR

Le poète regarde un moment en lui-même :
Il voit des souvenirs de clairs de lune éteints,
Des levers de soleil vagues sur des matins,
Et des jours abolis, pleins de roses qu'il aime...

Les parfums sont encore, affaiblis, dans son coeur ;
Les fleurs ont effeuillé lentement leurs pétales ;
Les rayons ont perdu d'obliques lueurs pâles ;
Les soirs sont effacés, qui parlaient de douceur...

Le poète regarde en lui-même, et s'étonne.
Son âme, où presque rien d'autrefois n'est resté,—
Qu'une ombre de la nuit, du jour, qu'une clarté,—
Garde, précis, un beau crépuscule d'automne.

Un crépuscule avec des nuages rosés,
Un ciel rouge semant des braises dans la rue,
Une heure de beauté claire réapparue,
Et puis, un goût soudain revenu de baisers !...

Amour ! c'est donc par toi que tout cela subsiste !
Ton rêve n'était pas dans le fond de mon coeur
Lorsque le clair de lune épanchait sa lueur :
Comme sans toi tout s'enfonce dans l'oubli triste !

Pour avoir vu l'automne avec des yeux émus,
Sous les reflets mourants du ciel crépusculaire,
Cette heure s'est gravée, éternellement claire,
Lumière rayonnant sur les jours disparus...

LE PARFUM

Cette fleur est fanée, et pourtant il émane
De ses pétales morts une vivante odeur.
Du tissu merveilleux de sa chair diaphane
Le soleil respiré s'évapore en senteur.

Ainsi, quand vous serez morte, ô très chère femme,
Quand vos beaux yeux seront sur l'infini fixés,
Nous sentirons flotter le parfum de votre âme
Sur nos coeurs pour toujours embaumés et blessés...

LORSQUE JE SERAI MORT...

Lorsque je serai mort,—puisqu'il nous faut mourir,—
Mon âme reviendra sur la terre souffrir
Avec vous, que l'exil ténébreux enlinceule,
Afin qu'en votre nuit vous ne soyez pas seule.
J'ai trop souvent pleuré vos chagrins ici-bas,
Pour que de l'infini je ne descende pas
Reprendre cette grave et fidèle habitude
D'essuyer vos beaux yeux battus de lassitude.
Vous ne sentirez rien de moi, que mon esprit
Posant sur votre coeur longtemps endolori,

Comme un oiseau de paix ayant fermé ses ailes,
La douceur qui lui vient des choses éternelles.
J'élirai ma demeure en vous; nous serons deux
Qui, par la même bouche et par les mêmes yeux,
Demanderons l'oubli des maux de cette terre
Et nous regarderons, muets, dans le mystère.
Plus qu'avant, nuit et jour, je vous assisterai.
En m'éloignant, le temps n'aura pas séparé
Mon âme de votre âme adorablement triste,
Et vous sentirez mieux qu'en vous-même j'existe.

Mais si la mort, heureuse aux souffrants, vous saisit,
De moi qui resterai souvenez-vous aussi !

LA MÉMOIRE

La mémoire de l'homme est un salon fermé
Où, dans leurs cadres d'or, survivent des figures:
Le temps n'a point pâli les ressemblances pures,
Sous la paupière brille un regard animé.

Des portraits suspendus, quel est le plus aimé?
Ah! ton coeur sent monter, depuis longtemps obscures,
Les larmes qu'il versa sur de vieilles blessures!
Ton mal ancien n'est donc pas encore embaumé?

Dresse sur ton passé l'oubli, comme une porte!
Que de la chambre claire où palpite un lambeau
De ta vie, à jamais rien d'autrefois ne sorte!

Et fais de ta mémoire habitée un tombeau
Où dorme ton amour, comme une blanche morte,
Sans une rose, sans un pleur, sans un flambeau...

III

L'ÂME ET L'ESPRIT

LE LIVRE

J'ouvre un livre, et c'est comme une voix que j'entends.
Un visage adorable apparaît dans les lignes.
Si je lis Rodenbach, je vois nager des cygnes
Sur des canaux et dans la brume aux plis flottants.

Je vois des ciels, des mers, des jardins éclatants,
Par le miraculeux pouvoir de petits signes;
Et j'écoute, égayé,—faveur des plus insignes,—
Une reine me dire un conte du vieux temps.

Avec un livre, on ne craint pas la solitude.
Le livre, c'est l'ami dont on a l'habitude,
Dont la joie est la nôtre et la douleur aussi;

Le miroir où le coeur se regarde lui-même,
Etonné de se voir à nu, triste et saisi
Devant la ressemblance effrayante et suprême!

L'ÂME RÉVÉLÉE

Méditer de beaux vers, c'est apprendre son âme.
La strophe est un miroir fidèle où l'on se voit
Dans les traits d'un visage ami, pareil à soi,
Avec la même angoisse aux yeux, la même flamme.

Ce que j'ai de secret, un verbe le proclame ;
Ce que j'ai de confus, un mot l'éclaire en moi ;
Et dans sa vérité mon être s'aperçoit,
Cruel et lamentable, ou doux comme une femme.

Je suis là, par moi-même en face regardé,
D'espérance ou de crainte ou d'amour obsédé,
Libre de l'apparence imposée,—ô misère !—

Vraiment tel que je suis intérieurement,
Triste, inquiet, rêveur, inconstant et sincère,
Mais esclave soumis d'une bouche qui ment !

LES MOTS VIVANTS

Parfois, des livres morts les mots semblent vivants,
Et je ne serais pas surpris, ô bons vieux maîtres,
Si vos mots anciens, familiers ou savants,
Avaient, pareils aux traits expressifs des enfants,
Des tressaillements vifs aux rides de leurs lettres !

Les mots souffrent, ayant aussi leurs passions.
Ils tremblent de colère, ils pleurent de détresse ;
Ils déchaînent la guerre au sein des nations ;
Et les mots de Ronsard sont pleins d'affliction
Devant le sang qui coule et le bûcher qu'on dresse !

Souvent, certains d'entre eux ont des sourires fins ;
On voit réellement leur mobile figure ;
Ils ont des yeux, ils font des gestes de leurs mains ;
Et les mots de Corneille ainsi sont des Romains
Que la religion de l'honneur transfigure.

Et d'autres ont un coeur brûlant de volupté !
Pas un qui par un soir d'aveu ne s'attendrisse !
Ils sont voués au culte ardent de la Beauté ;
Et les mots de Musset ont tous, en vérité,
Un long pleur éternel qui resplendit et glisse...

EN LISANT RONSARD

Ce soir, je lis des vers : je n'y suis pour personne.
J'ouvre mon vieux Ronsard dont le vers hautain sonne
Plus que tous les clochers aux riches carillons,
Que les flûtes d'argent et que les violons !
Les beaux sonnets d'amour qu'il chanta pour Hélène !
La langue savoureuse et colorée et pleine !
Oh ! le verbe sincère et le coeur inconstant !
Hélène après Cassandre, et Marie, un instant,
Puis d'autres,... et toujours la musique est divine !
Chaque strophe est éclose en rose purpurine

Pour dormir sur un sein de neige, ému d'amour,
Et la gerbe tressée en poème, le jour,
Est défaite, la nuit, de ses fleurs parfumées
Pour être répandue aux pieds des bien-aimées !
—Ton vers a capté l'ombre et saisi la clarté,
La fraîcheur des forêts, la vie et la beauté !
Il sent le miel, il est plein de claires fontaines,
De vignes, de lait pur, d'agneaux aux blanches laines !
O Ronsard, vieux païen né trop tard, quand les dieux
Depuis longtemps étaient dépossédés des cieux,
Epris des corps sans tache, amant des belles lignes
Où la grâce s'allie à la blancheur des cygnes,
Vois : ta gloire est vivace et croît comme un grand lys !
A sa robe les temps ne feront pas de plis
Comme à la rose que ta voix a consacrée,
Qui se fane éternellement à la vesprée !

ANDRÉ CHÉNIER

Lorsque le grand Chénier monta sur l'échafaud
Pour avoir écrit : Mort aux tyrans, honte aux crimes !
Chaque degré gravi du pas fier des victimes
L'approchait de la gloire en l'élevant plus haut !

Son front harmonieux roula sous le couteau,
Son beau front noble encor des poèmes ultimes,
Et sa forte pensée, habituée aux cimes,
S'envola d'un coup d'aile en laissant un écho.

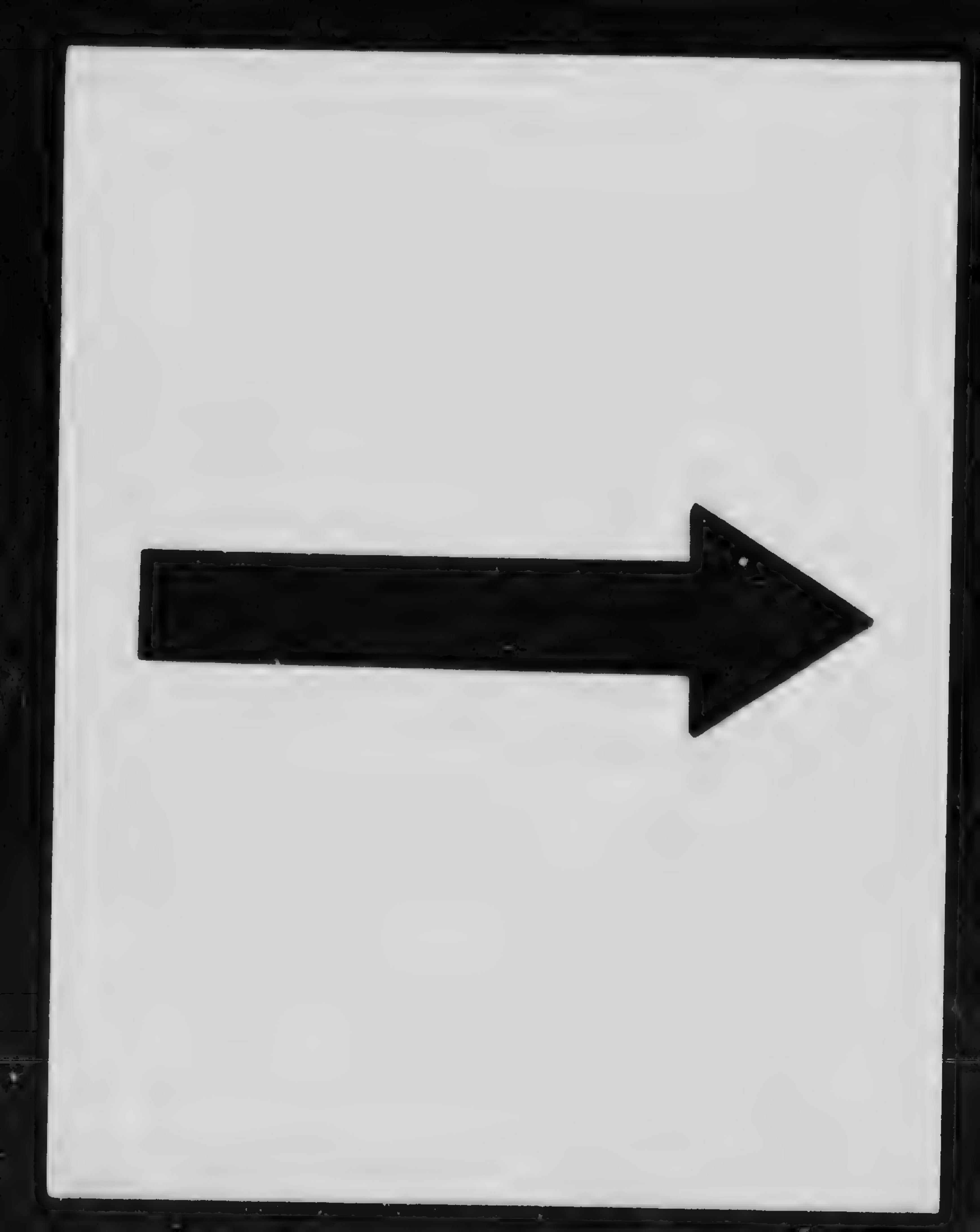
"Souffre, ô coeur gros de haîne, affamé de justice !"
Ah ! que ce cri sublime à jamais retentisse
Dans les âges lointains de la postérité !

Qu'il nous soutienne aux jours d'opprobre et d'infamie
Quand, bravant la fureur de la horde ennemie,
Il nous faudra plus haut clamer la vérité !

EN MARGE DE MUSSET

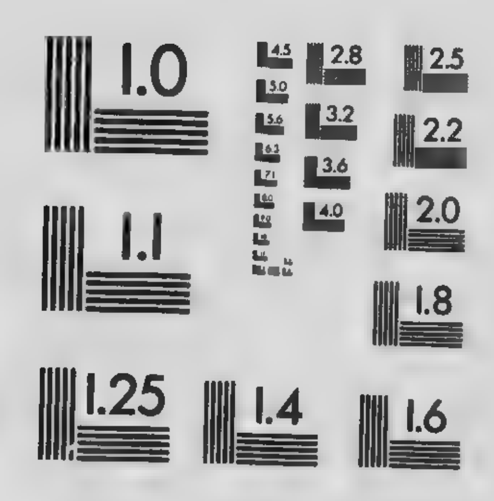
Pleurs, lamentations d'amour, détresse, haîne,
Désespoirs, sanglots immortels,
Doute qui s'agenouille au pied des vieux autels,
Musset, toute l'angoisse humaine !

Pour avoir écouté chanter les passions,—
Sirènes, voix d'or dans la brume,
Merveilles qui ne sont, hélas ! que fictions,—
Grand coeur ravagé d'amertume !



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





Tu ne seras jamais comme les autres morts :
La Muse veille à ton épaule.
Après une nuit triste, étendu sous le saule,
Poète fatigué, tu dors...

EN MARGE DE VERLAINE

Bercé par la chanson troublante de Verlaine,
Qui soupire, se plaint de vivre et rit à peine,
Et désespérément, des larmes plein la voix,
Se souvient des beaux jours candides d'autrefois,
Regrette ses péchés charnels, allume un cierge,
Brûle un sonnet aux pieds de la très sainte Vierge,
Et supplie à genoux, doigts joints, la Trinité
D'exorciser son coeur par le mal habité,
Et qui, faible de chair, à la première embûche,—
Robe pâle, dans l'ombre,—hésite, va, trébuche

Et tombe,—par un soir de lune merveilleux
Où montent des parfums de jardin vers les cieux ;

—Verlaine, ta chanson n'est pas toujours la bonne,
Me disais-je ; pourtant, je l'aime et j'en frissonne !
Ta Muse a passé trop de nuits aux cabarets,
Elle en a dit bien tard ses immortels regrets,
Et si le temps sur ses souillures jette un voile,
Elle porte sa honte au front,—comme une étoile !

A LOUIS FRÉCHETTE

Sur une traduction qu'il avait faite
d'un poëme anglais.

Comme vous maniez le dur alexandrin,
Maître ! Grand forgeron, dites, sur quelle enclume,
Avec le merveilleux marteau de votre plume,
Forgez-vous ces beaux vers souples, quoique d'airain ?

Sans doute que Ronsard, l'ouvrier souverain,
Lorsque pour le labeur sacré le feu s'allume,
Sourit à votre tâche où l'effort se résume,
Façonnant le métal d'intelligence empreint...

Maître, apprenti de l'Art,—si long pour si peu d'âge,—
Moi qui n'ai pas la force ardente et le courage,
Je tomberai peut-être au milieu du sentier ;

Mais pendant que je marche, alerte, dans l'aurore,
Je saisis votre main que le prestige honore :
Apprenez-moi comment on apprend son métier.

LE SONNET

Sonnet, qui dis beaucoup en prenant peu d'espace,
Goutte d'essence en un flacon de cristal pur ;
Humble bijou d'argent ouvragé d'un art sûr,
Qui restes, quand l'éclat hautain de l'ode passe ;

Jeu fin de poésie où l'esprit se délasse ;
Petit tableau de maître enfermant tout l'azur ;
Chose pleine et légère ainsi qu'un épi mûr ;
Etroit sonnet où l'âme immense trouve place ;

Sonnet, flûte de buis dont le quadruple son
Chante, en l'éternisant, l'émoi bref du frisson ;
Ecrin de grâce où luit la perle d'une larme ;

Sonnet, gentil sonnet plus que l'or précieux,
Je te rime avec soin, te polis avec charme,
En croyant ciseler une étoile des cieux !

LABEUR AMER

Ceux qui veulent capter, comme un oiseau céleste,
Le rêve pour l'enclore en un vers immortel,
Après l'effort, ceux-là savent ce qu'il en reste,
Et mâchent un dégoût plus amer que le fiel !

Donc, le labeur est vain, puisque l'image est fausse,
Comme au reflet menteur d'un miroir déformant ;
Le Verbe, refusant plus souvent qu'il n'exauce,
N'a pas prêté sa force auguste au sentiment.

La pensée et le coeur disent: Est-ce nous-mêmes ?
Dans ces mots imparfaits, que nous sommes confus !
Rends-nous la vérité des profondeurs suprêmes,
Souffre et rêve en silence, et ne nous trahis plus !

Et sur son oeuvre froide où l'esprit se consume,
Impuissant manieur de phrases aux sons creux,
Plein de dépit caché, de honte et d'amertume,
Et par son idéal sublime malheureux,

Le poète maudit son labeur et sa plume !

LA MUSE

La Muse, un soir d'ennui, m'a dit : Console-toi.
N'ai-je pas les beaux yeux des femmes les plus belles ?
Et la tiède douceur de mes mains maternelles
N'a donc pas caressé ton front penché vers moi ?

Quand ton esprit est las et ton âme en émoi,
Je viens à ton chevet sitôt que tu m'appelles ;
Je suis la Femme auguste, incarnant toutes celles
Qui retrempent les coeurs et raniment la foi.

Je suis fidèle, et je suis tendre, et je suis pure !
Je suis la vierge fière et la compagne sûre,
Et mes embrassements font oeuvre de beauté !

Je couvre ma splendeur du manteau de mon aile,
Mais je me livre nue à qui l'a mérité !
J'ai l'espoir et l'amour, et je suis immortelle !

L'ÂME CACHÉE

Il n'est pas bon de trop se regarder agir
Ni de scruter le fond obscur de ses pensées :
Que d'oeuvres chaque jour par l'esprit commencées
Dont l'intime secret force l'âme à rougir !

Marche naïvement comme un enfant candide,
Sans rechercher toujours la raison de tes pas ;
Peut-être que, honteux, tu n'avancerais pas
Connaissant le motif ignoré qui te guide.

Rien n'est pur tout à fait dans le cœur des humains ;
Le mal originel, comme une sombre tache,
Aux plus beaux sentiments subtilement s'attache,—
Et le poignard est dans la loyauté des mains !

Ne te regarde pas au miroir de ton âme
Accomplir doucement ton paisible destin.
Devant ton acte clair et ton désir certain
Le dégoût te prendrait de te savoir infâme !

Vis sans te croire bon, sans te craindre méchant ;
Ton amour est pareil à celui qu'on te donne.
Par la tienne, sachant la faiblesse, pardonne.
Ta voix d'ange déchu peut encore être [illegible]

L'homme est fourbe, orgueilleux, imparfait, [illegible]able ;
Sur son fumier, le rêve éclot comme une fleur
Respire son arome, admire sa couleur,
Et rends grâce à jamais au rêve secourable

S'il te fait oublier quel mal ronge ton coeur !



RÊVES

"J'ai des rêves de gloire en mon âme inquiète."
VICTOR HUGO

J'ai des rêves d'azur, d'eau calme et d'arbres verts,
Fleuris de lys, ailés d'oiseaux, apaisés d'ombre,
Des rêves étoilés de beau firmament sombre,—
Des rêves adoucis, délicats et divers.

J'ai des rêves qui sont légers comme des ailes,
Qui me laissent leur joie au coeur, en souvenir,
Qui s'envolent toujours pour toujours revenir,—
J'ai des rêves qui sont comme les hirondelles.

J'ai des rêves pareils à d'odorantes fleurs
Qui croissent lentement et qui s'épanouissent,
Et pour un temps d'hiver toutes s'évanouissent,—
Des rêves renaissants des plus fines couleurs.

Mais je n'ai pas le rêve enflammé de la gloire,
Rêve tumultueux dont le coeur est troublé :
Mon rêve est pacifique et marche dans le blé,
Cueille une rose, et court au ruisseau pour y boire...

LE CIEL INTÉRIEUR

Mon coeur est comme un grand paradis de délices
Qu'un ange au glaive d'or contre le mal défend;
Et j'habite mon coeur, pareil à quelque enfant
Chasseur de papillons, seul, parmi les calices.

Gardé des chagrins fous et des mortels supplices,
En l'asile fleuri du jardin triomphant,
Pour me désaltérer, dans le jour étouffant,
J'ai ton eau, frais ruisseau du rêve bleu, qui glisses !

Je ne sortirai plus jamais du cher enclos
Où, dans l'ombre paisible, avec les lys éclos,
Par ses parfums secrets je respire la vie.

Car la nature a mis en moi l'essentiel
Des plaisirs que je puis goûter et que j'envie :
C'est en moi que je sens mon bonheur et mon ciel !

IDÉAL

Malgré tous les soucis cachés, toutes les peines
Dont s'affole son coeur misérable et lassé,
L'homme en lui voit surgir des lueurs souveraines,
Astre allumé par Dieu, sur sa douleur dressé.

L'idéal lumineux de ses grands rayons calmes
L'embrase avec douceur, intérieurement ;
Il entend des chansons, il voit flotter des palmes
Et son esprit guidé s'envole au firmament.

Il monte en la clarté que la foi lui dévoile;
Ses ailes sont l'espoir, sa force le désir ;
Il monte, et se repose à la première étoile,
Si la fatigue du bonheur l'a pu saisir !

Heureux si, pour jamais, perdant ce goût de cendre
Que sa bouche reçut de la réalité,
Du sommet de son rêve il ne pouvait descendre
Et vivait dans l'azur pendant l'éternité !

CONSEIL

Si ton coeur est souffrant et si tu crains la vie,
Fixe, comme une étoile au ciel, ton idéal ;
Fuis le monde méchant, fuis l'amour, fuis le mal :
Le bonheur est au bout de la route gravie.

Tu rougiras de sang les pierres du chemin :
Qu'importe, si ton âme, en s'élevant, s'épure !
Tu trouveras une eau pour laver ta blessure,
La fontaine est là-bas; marche, espère en demain.

Et crois surtout, oh ! crois, et de toute ton âme !
Si le Doute maudit aux propos captieux
Fait paraître la route infinie à tes yeux,
Ferme-les ! Marche encor, n'écoute pas l'infâme.

Va toujours. Plus on monte et plus on veut monter !
L'espérance et la foi de vaincre sont des ailes ;
Laisse-toi jusqu'au but final porter par elles,—
Elles s'arrêteront où tu dois t'arrêter.

Et maintenant, je vais dire ta récompense :
Ton rêve de beauté, tu ne l'atteindras pas ;
Mais ce que l'existence offre encore ici-bas
De meilleur, tu l'auras conquis par ta vaillance:

En cherchant l'idéal, l'oubli de la souffrance.

GARDE TON RÊVE

Garde un beau rêve sous ton front, garde une étoile
Pour tous les cieux ;
Que la pure clarté de ton coeur se dévoile
Dans tes deux yeux.

Dans ta mémoire gard[illegible] long parfum des choses
Qui t'ont charmé,
Et que ton âme soit comme un jardin de roses
Tout embaumé.

Et garde, musical encore à tes oreilles,
Le bruit des eaux,
Des arbres et du vent, des blés et des abeilles
Et des oiseaux.

Retiens tout ce qui peut adoucir le jour triste,
En souvenir ;
Fais que la joie éparse en nos douleurs persiste
Dans l'avenir.

Surtout, garde le rêve exaltant ton génie ;
Toujours présent,
Lui seul te donnera la force et l'harmonie :
Divin présent !

L'IDÉAL COMPAGNON

Je me confie au Rêve accueillant, dont les yeux
Sont si grands qu'on y voit l'azur de tous les cieux,
Dont les mains de caresse ineffable sont pures,
Dont les pieds de blancheur ignorent les souillures,
Et dont la voix, muette harmonie entre au coeur
Comme un vent frais chargé de grâce et de douceur !
Oh ! quand le soir, devant le jour bleu qui recule,
Laisse traîner comme un lambeau de crépuscule,
Que la cendre de l'heure estompe l'horizon
Et qu'un bruit de musique attendrit la maison,

Je me confie au Rêve éternel, et j'oublie
Ce que j'ai de regrets et de mélancolie...
—Guide sûr, vieil ami qui ne trahiras pas,
Idéal compagnon du poète ici-bas,
Je te donne ma vie afin que tu la mènes
Loin du triste sentier des misères humaines
Et que, l'enveloppant d'un amour tendre et fort,
Tu la conduises, par le bonheur, à la mort !

DÉTRESSE

Aide-moi ! Le chemin est rude et je suis lâche.
Depuis longtemps, je suis parti vers la Beauté,
Mais, faible, je recule et j'ai tant hésité
Que je n'ai rien encore accompli de ma tâche.

Je désespère ! Au lieu d'espérer, je me fâche.
Toujours j'ai le remords d'avoir trop peu monté ;
Et, sur ce chemin long comme l'éternité,
Je m'assieds, et je me lamente sans relâche !

O Courage, vertu des forts, descends en moi !
Aiguillonne mon âme et ranime ma foi :
Si tu ne me soutiens, je vais fuir la lumière !

Maître, relève-moi du doute et de la peur;
Ne me laisse pas là, seul, au bord de l'ornière,
Comme une bête lasse et pleine de stupeur !

LÂCHETÉ

Le soleil apparaît; enfin, la maison luit.
Des gouttes d'eau, le long des fils télégraphiques,
Glissent l'une après l'autre et reflètent, magiques,
Le bleu du ciel où le dernier nuage fuit.

Mets ton front ténébreux à la vitre mouillée,
Emplis de clarté douce et d'infini tes yeux ;
Pendant que les rayons se donnent, sois joyeux
Et relève ton âme indigne agenouillée !

Coeur lâche, sans orgueil, sans révolte, sans cri,
O coeur indifférent, sans amour et sans haîne,
Tu seras écrasé dans la mêlée humaine,
Coeur d'ombre, coeur de cendre amère, coeur flétri !

O coeur pusillanime, ô coeur confus et triste,
Coeur de paresse, coeur de froideur, coeur d'ennui,
Coeur mort comme une étoile éteinte dans la nuit,
Vide comme un sépulcre où plus rien ne subsiste !

Coeur de faiblesse, coeur bon à jeter au chien,
Coeur morne que le ver du pessimisme ronge,
Qui, petit à petit, glisse, descend et plonge
Dans l'horrible désir du néant,—coeur chrétien !

Tant de bleu dans le ciel, tant de belle lumière
Par les vitres baignant les paisibles maisons !...
O coeur, honte, dégoût, mensonges, trahisons,
Et pas un pleur qui monte et tremble à la paupière !

Ah, Seigneur, rendez-moi ma vaillance première !

OUVRE TON COEUR

Ouvre ton coeur ainsi qu'une rose, au soleil,
Baigne-le longuement de lumière divine,
Qu'il soit plein de clartés soudaines, qu'on devine
A tes yeux éclatants que ton coeur est vermeil !

Que ses pulsations propagent dans tes veines,
Riche pourpre roulant un flot mystérieux,
La force qui gonflait jadis le sein des dieux,
Qui fait les fronts heureux et les âmes sereines ;

Afin que ta pensée emprunte au tiède azur
Une limpidité frémissante et profonde,
Et que, comme l'or clair du soleil sur le monde,
Ton esprit resplendisse et que ton corps soit pur.

Pour que le calme habite en toi, comme en un temple,
Et que, chaste, la nuit t'accorde un doux sommeil,
Ouvre ton coeur ainsi que la rose, au soleil,
Epanouis ta vie égale à son exemple.

Rien n'est bon ici-bas que respirer l'air bleu,
Regarder, quand la nuit descend, luire l'étoile,
Et, comme l'humble fleur qui des herbes se voile,
Accomplir les desseins adorables de Dieu.

Ouvre ton coeur ainsi qu'une rose, au ciel bleu !

——— ———

L'AUTRE

Comme dans un miroir se double notre image,
Par une nuit d'hiver je me suis apparu ;
J'avais les mêmes yeux dans le même visage,
Mon âge d'un seul jour ne s'était pas accru.

Mon fantôme s'assit près de moi. Nous parlâmes.
Tout ce qu'il me disait me paraissait ancien ;
Et lui me regardait, ses yeux gris pleins de blâmes :
Mon langage nouveau contredisait le sien.

Pourtant, c'était bien moi rapproché de moi-même,
Ce compagnon d'un soir n'était pas étranger ;
Entre nous, cependant, quelle distance extrême !
L'un de nous deux semblait à l'autre mensonger !

Il partit doucement, comme expire une flamme,
Me laissant seul, le coeur triste et l'esprit confus...
Cet autre avec mes traits mortels, c'était mon âme
Aux mots de vérité que je ne comprends plus !

PAROLES MENTEUSES

Chaque jour nous disons—l'habitude en est prise—
Des mots qui ne sont plus sincères qu'à demi,
Et que nous prodiguons, simulant la surprise
Douloureuse, en serrant la main d'un pauvre ami.

L'expression navrée, et par la lèvre apprise
Dans les heures de deuil et de larmes, parmi
La désolation lamentable qui brise,
Part d'une âme où pourtant rien d'ému n'a frémi !

Ces mots drapés de noir et voilés de mensonge
Deviennent odieux et vils, quand se prolonge
Le désaccord flagrant de la bouche et du coeur !

Oh ! l'artifice vain des formules prescrites !
Puissions-nous, en silence honorant la douleur,
Vous bannir à jamais, paroles hypocrites !

DÉFIANCE

Barricade la porte et ferme les volets :
Ton coeur est la maison qui doit rester secrète ;
Des trésors sont cachés, que la foule indiscrète
Contemplerait comme un butin, si tu voulais !

Trop d'appétits sont vils, trop de désirs sont laids :
N'en laisse pénétrer aucun dans ta retraite ;
Vis en toi-même ainsi qu'un doux anachorète,
Et ne franchis jamais le seuil de ton palais.

Le regard du vulgaire est plein de convoitise.
De cet or soupçonné l'homme aura la hantise,
Et, si tu n'y prends garde, il te dépouillera.

Mais si, fortifié de silence invincible,
Dans la maison du coeur tu veilles invisible,
L'homme, ne voyant rien à prendre, s'en ira.

CONFIANCE

L'avare avec son or vit seul, mais il est triste.
Qui ne sait partager ne saura pas aimer.
Doux est d'ouvrir son coeur, dur est de le fermer
Et d'en jouir, tremblant d'une crainte égoïste.

Qu'à l'appel fraternel ta porte ne résiste !
L'accueil est la moitié du don, qui sait charmer.
Sois téméraire et grand ! Tu sauras désarmer
L'hôte dont le dessein est louche, s'il insiste !

La confiance est le premier pas de l'amour.
Si tu veux qu'il s'installe en toi, fais qu'en retour
Le doute dont ton coeur est clos faiblisse et meure.

Car celui-là peut bien tout souffrir ici-bas,
Qui, seul sur son trésor veille, redoute et pleure,
Et, de peur de donner en vain, ne donne pas !

ÉLOIGNEMENT

Les pires maux sont ceux que l'on souffre en secret,
Comme en l'éloignement infini du silence ;
Parfois, entre les coeurs quelle longue distance,
Qu'un mot, ainsi qu'un grand coup d'aile, franchirait !

Laisse ta fausse honte et prends le chemin vrai ;
Courageuse, que ta douleur enfin s'élance !
La route des aveux et de la confidence
Vers le soulagement certain te conduirait.

Mais tu ne veux jamais ce que je te propose !
Toujours le coeur fermé comme la lèvre close,
Et toujours ce regard que ton âme dément !

Aussi, parmi ceux-là que l'amitié console,
Que rapproche l'émoi d'une simple parole,
Seul, tu pleures muré dans ton isolement !

LE MEILLEUR DE NOUS

Nous avons tous au coeur des désirs retenus
Que la plus clairvoyante amitié ne devine ;
L'un à l'autre, à demi, nous restons inconnus ;
Notre âme n'est pas toute ainsi qu'on l'imagine.

Un grand secret intime existe au fond de nous,
Sans cesse inexprimé, profond comme un mystère ;
Même l'émotion qui nous jette à genoux
N'arrache son énigme au coeur involontaire.

Le sentiment expire en mots insuffisants,
La passion bégaie et se formule à peine,
Et la sincérité des efforts impuissants
Rend plus mystérieuse encore l'âme humaine.

En vain regardons-nous dans l'infini des yeux
La petite lueur claire comme une étoile :
L'étoile ne dit pas l'immensité des cieux ;
Par le regard trop peu de l'être se dévoile.

Nos mouvements cachés sont souvent les plus beaux ;
Nous nous ignorons tant pour pouvoir nous comprendre !
Et c'est pour cette part du coeur à moitié clos,
Peut-être, qu'on nous eût aimés d'amour plus tendre...

PURETÉ

La pureté fragile est le don le plus beau.
Le regard des petits en répand la lumière.
Oh ! comme l'homme est triste et se sent l'âme amère
D'avoir un jour soufflé l'intérieur flambeau !

Pas plus qu'un astre éteint, il ne luit de nouveau ;
Une première fois, il meurt : c'est la dernière !
Pleurez la flamme morte à jamais, tout entière !
Pleurez sur votre coeur sombre jusqu'au tombeau !

Tout sera désormais pareil à vos pensées
Par l'infernal esprit sans cesse caressées,
Et vous croirez chacun pervers autant que vous !

Car vos yeux ne verront qu'à travers la souillure,—
Double et claire beauté, mais à votre âme obscure,—
La jeune mère chaste et la vierge à genoux...

ENFANTS

La simplicité claire, enfants, est dans vos yeux.
La vérité s'exprime en vos douces prunelles,
Et l'on y voit passer le souvenir des ailes
Que vous aviez hier en descendant des cieux.

Votre innocence est comme un manteau radieux
Dont frémissent d'émoi les âmes maternelles,
Et sa pureté sainte et sa vertu sont telles
Qu'il en flotte un parfum de candeur en tous lieux,

Sur votre bouche fine en sa grâce première,
On regarde s'ouvrir une fleur de lumière
Qui pâlit par moments, mais qui ne s'éteint pas.

Blancheur, divins regards clos pour les calmes sommes,
Gestes qui font un ciel aux mamans ici-bas !
Charmes trop tôt perdus des enfants dans les hommes !..

SIMPLICITÉ

Le Sauveur était beau, dit la Sainte Ecriture ;
L'homme qu'il incarnait cachait en vain le Dieu.
C'est pourquoi les enfants au coeur plein de ciel bleu,
S'approchaient, attirés par sa claire figure.

Ainsi qu'au fond d'un bois se devine le feu
Par un rayonnement pâle en la nuit obscure,
Comme lui transparaît et se révèle un peu,
Sous le manteau du corps, l'âme éclatante et pure.

Mais pour voir la beauté resplendir dans autrui,
Pour s'éblouir le coeur à ce foyer qui luit,
Il faut avoir encor l'âme belle soi-même.

Et l'orgueil obscurcit nos yeux et, triomphants,
Nous nions, aveuglés de beau, le beau suprême !...
Ah ! que ne sommes-nous restés petits enfants !

LE SILENCE

Le silence est la voix secrète du mystère
Qui parle à notre coeur, du plus profond de nous,
Et celui qui l'entend chuchoter mieux que tous
Eprouve le besoin éternel de se taire.

Dans l'isolement triste où vit le solitaire,
Malgré les volets clos, les murs et les verrous,
Le silence subtil, harmonieux et doux,
Plane comme l'esprit des choses de la terre.

L'âme pleine de lui, dédaignant les mots vains
Dont le sens est obscur et trompe les humains,
Médite sa leçon d'où le vrai se dégage...

Et c'est lui l'ennemi du frivole langage,
Qui, sur la bouche s'appliquant, telles deux mains,
Fait de l'homme imbécile ou léger presque un sage !

SOLITUDE

Solitude du coeur, silence de la chambre,
Calme du soir autour de la lampe qui luit,
Pendant que sur les toits la neige de décembre
Scintille au clair de lune épandu dans la nuit...

Monotonie exquise, intimité de l'heure
Que rythme également l'horloge au bruit léger,—
Voix si paisible et si douce que la demeure
Familière, l'entend toujours sans y songer...

Possession de soi, plénitude de l'être,
Recueillement profond et sommeil du désir...
Douceur d'avoir sa part du ciel à la fenêtre,
Et de ne pas rêver qu'ailleurs est le plaisir !

Heureuse solitude ! Onde fraîche où se baigne
L'âme enfiévrée et triste et lasse infiniment,
Où le coeur qu'a meurtri l'existence, et qui saigne,
Embaume sa blessure ardente, en la fermant...

LE MAUVAIS SOUVENIR

Comme un fantôme horrible au milieu d'une fête,
Dans l'essaim triomphal de mes rêves joyeux,
Le Mauvais Souvenir, des larmes plein les yeux,
Est apparu, venant d'autrefois, dans ma tête.

Tout mon être a tremblé d'angoisse et de défaite !
Sa présence a vaincu le rire harmonieux ;
Le Mauvais Souvenir, spectre capricieux,
Règne en triste empereur dédaignant sa conquête !

Les beaux espoirs sont morts à ses pieds. Il est seul
Dans le coeur dévasté qui semble un grand linceul,
Vivant, sombre et fatal, gémissant dans sa gloire...

Et comme il est venu, sans désir ni raison,
Il rentrera tranquille au fond de la mémoire
Ainsi qu'un assassin retourne à sa prison !

LE RÊVE MORT

Le plus beau de mes rêves dort
Dans le cercueil de mon coeur triste ;
Je porte en pleurant ce grand mort
Dont le fantôme en moi persiste.

Et la nuit, je l'entends souvent
Qui se réveille et se lamente
Ainsi qu'un enterré vivant
Qui dans sa tombe se tourmente !

Je ne puis même soulever
Le couvercle qui l'emprisonne !...
Oh ! lui crier de se lever
Tout droit, dans mon coeur qui frissonne !

Et ce rêve mort à demi
Dont je redoute la blessure,
A peine s'il est rendormi
Qu'il se réveille et me torture !

FLEURS FRAGILES

Reste. Ne t'en va pas dans le jardin du rêve
Cueillir des fleurs de joie en la lumière d'or;
Leur splendeur est fragile et leur odeur est brève:
Si ta main s'en embaume, hélas ! c'est de leur mort.

Oui, rien qu'à les toucher ta main dure les blesse ;
Son froid contact meurtrit leur idéalité,
Et c'est en épargnant leur divine faiblesse
Que tu pourras jouir longtemps de leur beauté.

Retiens ton désir prompt et ta main imprudente,
Si tu ne veux pas voir s'effeuiller sous tes doigts
La frêle fleur de rêve à la corolle ardente,
Qui luit uniquement au jardin des émois.

Reste. Quand un enfant aperçoit les deux ailes
D'un papillon lassé que le soleil endort,
Brutalement, il tend vers lui ses mains cruelles,
L'attrape, ouvre ses doigts : le bel insecte est mort !

Laisse ta plume, va ; connais ton impuissance !
Satisfais-toi du mol et facile plaisir
De regarder fleurir tes rêves en silence,
Sans plus tenter un seul effort pour les saisir.

Contemple, sans vouloir humain, comme le sage,
Sachant que dans le temps passager tout est vain,
Ayant l'éternité déjà sur le visage,
Sans désir, sans regret, immobile et divin.

L'INCONNU

Il y a bien longtemps que j'attends, sans savoir...
Depuis qu'une âme en moi respire, chante ou pleure,
J'écoute s'approcher, joyeux ou triste, l'heure
Qui bénira mon rêve ou tuera mon espoir !

Qu'est-ce donc ? Ah ! mon coeur est comme un grand trou noir !
Seule, l'incertitude anxieuse y demeure.
Mais qu'un peu de lumière efficace l'effleure,
J'y verrai, comme on voit dans l'ombre d'un beau soir !

Ce que j'attends toujours, serait-ce une chimère ?
Quelque réel bonheur humain, joie éphémère,
Qui me prendrait ma vie et rirait de mon sort ?

O vague et violent désir ! O dure attente !
Je ne sais quoi de pur et d'éternel me tente !
Mais je le connaîtrai lorsque je serai mort...

VANITÉ !

Aux feux de mon esprit qui s'allume dans l'ombre,
Je me regarde vivre avec étonnement :
Une fierté triomphe en ma stature sombre,
Et je suis comme un roi promis au firmament !

J'ai des chants de victoire au coeur, je me célèbre !
Comme autrefois David devant l'arche a dansé,
J'élève un hymne d'or à ma propre ténèbre,
Et d'un éclair divin je me sens traversé !

Je suis mon seul amour. Je suis grand. Je suis digne.
S'il est quelqu'un meilleur, c'est qu'il existe un Dieu !
Et mon être est marqué, comme l'élu, d'un signe
Tel qu'on en voit la nuit briller dans le ciel bleu !

Vanité ! vanité !—Ta poussière superbe
Qui s'aime et se contemple, un vent l'emportera !
Et, comme après l'été splendide le brin d'herbe,
Ton corps, ton pauvre corps lentement pourrira !

Vanité des beaux yeux et vanité des lèvres,
Et vanité des mains où l'on s'est caressé !
Que restera-t-il donc des frissons et des fièvres
Quand l'agonie horrible et longue aura passé ?

La terre confondra dans une même fange
L'humble et celui qui fut de son âme orgueilleux,
Et rien n'apparaîtra sur leurs tombes d'étrange ;
Ils dormiront égaux et pareils sous les cieux.

Vanité ! vanité !—Courbe ton front que dresse
Plus haut que ton destin l'ambitieux désir !
La mort, de toutes parts, avidement te presse,
Le néant d'où tu sors cherche à te ressaisir !

Cris de gloire perdus, qu'on peut à peine entendre
Dans la sourde rumeur que fait l'humanité,
Vous montez d'une bouche où reste un goût de cendre,
Vous n'êtes qu'un vain bruit par lui-même écouté !

Vanité !—Tout s'éteint, tout expire et tout passe,
L'astre dans sa clarté, le monde en son orgueil !
Et l'homme, qui remplit de tumulte l'espace,
Mesure sa grandeur aux planches du cercueil !

LOUANGES

C'est toujours à vos pieds, Seigneur, que je reviens
Lorsque je souffre trop et que j'ai l'âme triste ;
A votre grâce auguste aucun mal ne résiste :
Vous êtes, ici-bas, le meilleur des soutiens.

Vos deux bras étendus sur la croix disent : Viens !
Oublie, en m'adorant, tout ce monde égoïste
Par qui tant de douleur injustement existe ;
En pleurant sur tes maux, mon enfant, songe aux miens !

Seigneur, votre voix douce inspire confiance.
J'appelle, et vous prenez aussitôt ma défense,
Et je sens une joie infinie en mon coeur !

Car vous êtes le Dieu proclamé qui délivre,
Celui que les élus au ciel chantent en choeur,
Et de qui l'homme obtient le courage de vivre !

ASPIRATION

Ah ! ce besoin d'aimer, cette ardeur infinie,
Ce grand rêve fervent de bonheur immortel,
C'est lui qui dans nos coeurs suscite une harmonie
Et nous donne l'espoir consolateur du ciel !

C'est lui qui chante en nous d'une voix souveraine,
Qui soutient notre vie au long des jours mauvais ;
C'est ce mystérieux désir qui nous entraîne
Et répète : Viens-t'en, pauvre âme, où je m'en vais...

Je l'ai trouvé caché tout au fond de moi-même ;
Sans doute, il m'attendait dans mon petit berceau,
Et mon faible soupir fut, après le baptême,
Une aspiration divine vers là-haut.

Dès que notre regard ouvert à la lumière
Reçoit l'impression de la réalité,
Dieu dirige un rayon de la splendeur première
Vers l'homme, qui toujours en demeure hanté.

Son âme vainement agite ses deux ailes ;
Il sent peser sur lui la peine de l'exil,
Et sa soif et sa faim d'amour sont éternelles !
Ce bonheur convoité si fort, l'atteindra-t-il ?

Sa faiblesse l'attriste et son effort le blesse,
Mais vers le but son vol anxieux est constant ;
Il sent que ce qui fait sa sublime noblesse,
C'est de monter, malgré sa misère, en chantant !

Ah ! s'évader enfin des ombres de la terre,
Libre comme un oiseau dans l'azur enchanté !
Pour l'âme, quelle ivresse exquise et salutaire
De sentir le frisson sacré de la Beauté !

Si Dieu n'avait pas mis en nous l'élan suprême,
L'initial essor du coeur tendant au ciel ;
Si nous devions croupir, peuple morne au front blême,
Dans la matière épaisse et le hideux réel,

O désolation de vivre, nuit affreuse !
Fauves rugissements des brutaux appétits !
Et, dans le sang versé dont la mare se creuse,
Râles, sous les talons vainqueurs, des tout petits !...

Précieuse croyance en la bonne justice,
Bel hymne intérieur d'espérance et d'amour,
Relève mon courage au bord du précipice
Et ne me quitte pas jusqu'à mon dernier jour !

MINUTES HEUREUSES

Vous qui m'avez donné des yeux pour voir le ciel,
Et des mains pour presser les mains douces que j'aime,
Qui m'avez fait le don, Seigneur, ô Dieu suprême,
De lèvres pour baiser sa bouche au goût de miel;

Vous qui dans ma poitrine avez placé la vie
Que rythment les profonds battements de mon coeur,
De mon coeur plein d'ennui, de joie ou de rancoeur,
D'espérance, d'amour, de peine, et non d'envie;

Seigneur, malgré le mal dont souffre l'être humain,
Malgré les trahisons, les mensonges, les haines,
Merci des jours présents et des heures prochaines !
Accordez-moi de vous bénir encor demain.

Car je n'ai pas toujours regretté sur la terre :
Par mes yeux, par mes mains, par ma bouche, souvent,
J'ai goûté la douceur de vivre, ô Dieu vivant,
O Dieu si grand, si bon à l'âme solitaire !



ÉPILOGUE

J'ai versé tout le sang de mon coeur dans mes vers.
Ma fatigue a laissé souvent la page blanche.
Ma vie intérieure en poèmes s'épanche
Aux rythmes variés des sentiments divers.

Sur ma profonde nuit mes yeux se sont ouverts;
J'ai dit ce que j'ai vu d'une voix simple et franche.
Si j'ai menti d'un mot douteux, je le retranche:
J'errais en des sentiers de ténèbres couverts.

Et maintenant, Seigneur, de ces heures passées
A traduire mon âme en strophes cadencées,
Me tiendrez-vous rigueur au jour du Jugement?

Ai-je perdu le temps précieux de la vie?
Si je n'ai jamais su vous chanter autrement,
Votre gloire n'a-t-elle été par moi servie?

TABLE

LE COEUR ET LES LÈVRES

L'ÂME ET L'ESPRIT